

Eusèbe de Césarée

## D'EUSÈBE PAMPHILE

### PRÉPARATION ÉVANGÉLIQUE

#### LIVRE XIV

*Préambule sur l'argument.*

##### Chapitre 1

1 Tout ce qui pouvait se dire et s'entendre sur la philosophie de Platon et son accord avec les oracles des Hébreux, pour lequel nous avons admiré ce grand homme, et, en sens contraire, sur son désaccord avec eux, pour lequel ce serait déraison de le suivre, après avoir exposé tout cela au livre précédent, je vais passer maintenant aux autres écoles de ceux que la philosophie a illustrés parmi les Grecs.

2 Là encore, ce n'est pas de moi-même ni de mon cru que je mettrai pour examen sous les yeux des lecteurs leur déviation de la vérité; je recourrai de nouveau au témoignage des voix grecques elles-mêmes; non, certes, en haine de quelques-uns de ces hommes, pour lesquels je professe une grande admiration quand je les compare à leurs semblables, des hommes eux aussi.

3 Mais, en comparaison des théologiens et prophètes hébreux et de Dieu qui a, par leur intermédiaire, annoncé l'avenir et fait éclater ses merveilles, et en outre jeté les fondements d'une science religieuse et d'une doctrine vraie, je ne pense plus qu'on puisse avoir raison de nous blâmer si nous préférons Dieu à des hommes et la vérité elle-même à des conjectures et raisonnements de mortels.

4 C'est tout cela que le présent ouvrage, la Préparation, avait l'ambition de montrer, afin de répondre, par manière d'apologie, à qui demanderait ce que nous avons bien pu trouver de beau et d'auguste dans les écrits des Barbares pour décider de les meure au-dessus de la noble philosophie de nos ancêtres, je veux dire celle des Grecs. Prouvons-le donc par les faits.

*Des dissentiments et conflits des philosophes entre eux.*

##### Chapitre 2

1 A mon avis, il faut avant tout remonter à la première génération des philosophes grecs et nous instruire des prédécesseurs de Platon qu'on appelle «physiciens» : quels ils furent, quels coryphées eut la philosophie à leur époque; puis passer aux successeurs de Platon : quels ils étaient, eux aussi : examiner les disputes qui les opposaient; considérer encore les discordes des autres écoles, leurs antagonismes doctrinaux, où je montrerai, comme à des spectateurs devant une scène, les pugilats et les vaniteuses escarmouches de ces braves.

2 Tout d'abord donc, voyons comme Platon raillait ses devanciers, comme d'autres s'en prenaient aux familiers et aux successeurs de Platon, comment à leur tour les disciples de Platon réfutaient les arguties de la profondeur aristotélicienne et comment ceux qui vantaient Aristote et le péripatétisme réduisaient à néant l'opinion de leurs adversaires.

3 Ce seront ensuite les étonnantes minuties de la subtilité stoïcienne que nous verrons à leur tour ridiculisées par d'autres; tous, de tous côtés, couvriront de poussière leurs voisins, engageront virilement combats et luttes, jusqu'à munir de fortifications par les mains déjà, par la langue ensuite ou plutôt par l'encre et le calame, la guerre qui les opposait, comme à coups, donnés et reçus, de lances et de la panoplie de la parole.

4 Dans ce combat gymnique notre stade contiendra, nus de toute vérité, outre les philosophes susdits, ceux qui brandissent leurs armes contre tous les dogmaticiens ensemble, je veux dire les pyrrhoniens, pour qui rien chez les hommes n'est saisissable; l'école d'Aristippe, qui n'admet comme saisissables que les passions; et encore les Métrodore et les Protagoras, d'après qui on ne doit se fier qu'aux sens corporels.

5 En face d'eux nous devêtirons de même les Xénophane et les Parménide, qui défendent la position inverse et abolissent les sensations.

6 Nous n'oublierons pas non plus les champions du plaisir, et parmi ceux que nous avons dits nous rangerons leur héros, Épicure. A tous ceux-là ensemble, avec leurs propres traits, nous opposerons la réfutation qu'ils s'attirent.

7 Contre tous ces prétendus «physiciens» je mettrai en pleine lumière à la fois les désaccords de leurs doctrines et la vanité de leurs études, non en haine des Grecs ou de la raison – j'en suis loin ! –, mais pour dissiper l'accusation calomnieuse d'avoir trop peu recherché la sagesse grecque et préféré les oracles hébraïques.

*De l'accord des croyances hébraïques.*

### Chapitre 3

1 Aussi haut que l'on remonte, depuis un temps considérable et, à vrai dire, dès les débuts de l'humanité, les Hébreux avaient découvert la vraie et religieuse philosophie; intacte ils l'ont gardée et transmise à la postérité, le fils recevant du père ce trésor de discours vrais et le conservant au point de n'oser ni rien ajouter aux jugements une fois portés, ni rien en retrancher.

2 Ainsi le très sage Moïse lui-même, que les livres précédents ont démontré antérieur à tous les Grecs mais le dernier en date de tous les premiers Hébreux, n'a pas songé à rien remuer ou modifier des opinions de nos ancêtres en matière de dogmes théologiques, sauf dans la mesure nécessaire pour fonder parmi ceux qui dépendaient de lui une manière sociale de se conduire et la législation d'un régime tempéré;

3 et les prophètes qui lui succédèrent, qui brillèrent dans la suite pendant un nombre infini d'années, n'osèrent rien proférer qui marquât un désaccord entre eux ou par rapport aux idées de Moïse et des amis de Dieu d'autrefois.

4 Notre enseignement non plus, qui a pris chez eux son élan et par sa puissance inspirée rempli à la fois la Grèce entière et les terres barbares, n'a rien incorporé qui fût en désaccord avec le passé; on pourrait même dire que non seulement pour les dogmes de la théologie mais encore pour le mode de vie il transmet la même règle que les Hébreux amis de Dieu antérieurs à Moïse.

5 Maintenant notre enseignement, que d'une seule pensée, d'une seule voix, les premiers, les moyens, les derniers ont témoigné être tel, scelle, à l'unanimité des suffrages, la stabilité de la vraie religion comme de la vraie philosophie; il remplit le monde entier, en se renouvelant et fleurissant chaque jour, comme s'il venait de jeter sa première floraison; et ni les ordonnances légales ni les traquenards des malveillants ni les glaives si souvent aiguisés des ennemis ne se sont montrés d'une puissance supérieure à la vertu des leçons suivies par nous.

6 Mais quelle force a déployée la philosophie grecque dans sa marche titubante sur des bas-fonds, c'est ce que nous allons voir, en faisant comparaître et entrer en lice avant tous les autres ceux que l'on dénomme «physiciens»; eux qui, dit-on, brillaient avant Platon et sur les divisions desquels Platon lui-même nous renseigne : c'est lui qui réfute les Protagoras, les Héraclite, les Empédocle, quand ils attaquent Parménide et son école.

7 Car celui qui avait été l'adepte de Démocrite, Protagoras, se fit une réputation d'athée; on rapporte de lui, en tout cas, cette entrée en matière dans son traité Des dieux : «Des dieux je ne sais ni qu'ils existent ni qu'ils n'existent pas ni quelle en est la forme.» Démocrite, lui, donne pour principes du Tout le vide et le plein; pour lui, le plein est aussi le solide, et le vide, le non-être; voilà pourquoi il dit que «l'être n'est rien de plus que le non-être», et que «éternellement les êtres se meuvent dans le vide, de façon continue et rapide.»

8 Pour Héraclite, le commencement de tout est le feu, d'où tout naît et en quoi tout se résout; car tout n'est qu'échange, et il y a un temps déterminé pour la résolution de toutes choses en feu et leur naissance à partir du feu.

9 Ainsi donc, pour ceux-là, tout se mouvait; mais Parménide, Éléate de naissance, prononçait que le Tout est un, qu'il n'a ni naissance ni mouvement et que sa forme est sphérique. Parménide, en outre, eut pour adepte Mélissos, qui enseignait la même doctrine que Parménide. Écoute donc ce que Platon, dans le *Théétète*, expose à leur sujet :

*Comment Platon a discrédité ses devanciers.*

### Chapitre 4

1 «– C'est de l'ébranlement, du mouvement et du mélange mutuels que se fait le devenir de tout ce que nous affirmons être; affirmation abusive, car jamais rien n'est, tout à mesure devient. Disons qu'à cette conclusion tous les sages éminents, sauf Parménide, sont portés d'un mouvement d'ensemble : Protagoras, Héraclite et Empédocle; parmi les poètes, les cimes des deux genres de poésie, dans la comédie Épicharme, dans la tragédie Homère : quand *celui-ci*

parle de l'Océan générateur des dieux et Thétys leur mère, il a dit que toutes choses ne sont que produits du flux et du mouvement; n'est-ce pas, à ton avis, cela qu'il veut dire ?

2 - Si, à mon sens.

- Qui donc, après cela, contre une telle armée que dirige un Homère, pourrait élever conteste sans se couvrir de ridicule ?»

Sur quoi, dans la suite du discours, il ajoute :

3 «Il nous faut donc serrer la chose de plus près, comme nous l'ordonna le plaidoyer pour Protagoras, et faire l'examen de cet être mobile en l'auscultant pour voir si sa résonance annonce intégrité ou

fêlure; en tout cas, la bataille engagée autour de lui ne manque ni d'ardeur ni de combattants.

- Il s'en faut qu'elle manque d'ardeur : sur les côtes d'Ionie elle se développe, au contraire, d'une façon grandiose; les disciples d'Héraclite, en effet, préconisant la thèse que nous disons, mènent le chœur avec une vigueur extrême.

- Raison de plus, mon cher Théodore, pour l'examiner, en la reprenant, cette fois, en son principe, telle qu'eux-mêmes la soutiennent.

4 - Très certainement. Au fait, Socrate, sur ces doctrines héraclitiennes ou, comme tu dis, homériques et de plus antique provenance encore, argumenter avec les gens d'Éphèse en personne, tous tant qu'ils sont à passer pour experts, n'est pas plus possible qu'avec gens que le taon affole. A la lettre, le mouvement que prêchent leurs livres les emporte; s'arrêter à l'argument, à la question, tranquillement attendre leur tour de répondre ou de questionner, compte pour moins que rien dans leurs soucis : c'est bien plutôt au-dessous du rien qu'au-dessous du peu qu'est le niveau de tranquillité de ces hommes. Quelque question que tu poses à l'un d'eux, de leur carquois, dirait-on, ils tirent formulettes énigmatiques et te les lancent comme flèches; et si du sens de l'une d'elles tu cherches à te rendre compte, un autre t'a déjà frappé dont le sens est changé tout à neuf; tu ne viendras jamais à bout de rien avec aucun d'eux, pas plus, d'ailleurs, qu'eux-mêmes entre eux, bien attentifs qu'ils sont à ne rien laisser se fixer ni dans leur argument ni dans leurs propres âmes, car ils croient, j'imagine, que ce serait là quelque chose d'arrêté; ce contre quoi ils mènent grande guerre et, pour autant qu'ils peuvent, qu'ils rejettent de partout.

5 - Peut-être, Théodore, as-tu vu ces hommes au combat, mais, dans leurs heures de trêve, ne les as-tu point fréquentés, car ils ne te sont point compagnons; et pourtant j'imagine que ces doctrine~. c'est dans le loisir qu'ils les expliquent aux élèves qu'ils veulent former à leur image.

- A quels élèves, ô homme divin ? Aucun d'eux n'est élève d'un autre : ils poussent tout seuls, recevant, d'où que le vent souffle, leurs inspirations respectives et chacun tenant pour rien le savoir du voisin. Eux donc, voulais-je dire, jamais ne te rendront raison ni de bon ni de mauvais gré : il faut les prendre et les étudier comme tu ferais un problème.

6 - Ta formule est convenable. Quant au problème, les premiers à nous le transmettre ne furent-ils pas les anciens, voilant de poésie, pour la foule, leur pensée, que les générateurs de tout le reste des choses, Océan et Thétys, ne sont qu'ondes fluentes, et que rien n'est immobile ? Ceux qui vinrent après eux, évidemment plus savants, en firent la démonstration au grand jour, à seule fin que les savetiers mêmes pussent, à les entendre, se pénétrer de leur sagesse, cesser de sottement croire qu'il y a des êtres qui sont immobiles et d'autres qui sont mûs, apprendre qu'au contraire tout se meut et, de cet enseignement, reporter sur eux l'honneur. Mais j'ai failli oublier, Théodore, que d'autres leur ont opposé des déclarations contraires, par exemple : «Immobile est le Nom où se parfait le Tout»; et tant d'autres déclarations où les Mélissos et les Parménide se dressent en race de tous ceux-là et protestent que le Nom est tout et se tient immobile en soi-même, n'ayant point de place en laquelle se mouvoir.

7 Envers tous ces gens, ami, quelle sera notre attitude ? Pas à pas avançant, voilà que, sans y avoir pris garde, entre les deux partis nous nous voyons tombés; et si, par quelque issue, nous ne trouvons recours en la fuite, nous le paierons comme ceux qui dans les palestres, jouant aux barres, se laissent attraper par les deux partis et tirailler entre les deux camps.»

8 Voilà pour le Théétète; mais si après cela tu passes au Sophiste, voici ce que, sur les philosophes de la nature qui l'ont précédé, il dit encore :

«C'est sans y chercher trop de façons qu'à mon avis Parménide nous entretint, lui, et quiconque avec lui se lança un jour dans cette entreprise de déterminer combien il y a d'êtres, et quels ils sont. Ils m'ont l'air de nous conter des fables, chacun la sienne, comme on ferait à des enfants; d'après l'un, il y a trois êtres, qui tantôt s'entreguerroient les uns ou les autres en quelque façon, tantôt, devenant amis, nous font assister à leurs épousailles, enfantements, nourrissements de rejetons; un autre s'arrête à deux : humide et sec, ou chaud et froid, qu'il fait cohabiter et marier en due forme. Chez nous toute la gent éléatique, issue de Xénophane et de

plus haut encore, ne voit qu'unité dans ce qu'on nomme le Tout et poursuit en ce sens l'exposé de ses fables. Plus tard, certaines Muses d'Ionie et de Sicile) ont réfléchi que le plus sûr était d'entrelacer les deux thèses et de dire : l'être est à la fois un et plusieurs, la haine comme l'amitié font sa cohésion. Son désaccord même est un éternel accord : ainsi disent, parmi ces Muses, les voix les plus soutenues. Les voix les plus molles ont relâché l'éternelle rigueur de cette loi : dans l'alternance qu'elles prêchent, tantôt le Tout est un par l'amitié qu'y maintient Aphrodite, tantôt il est plusieurs et à soi-même hostile sous l'action de je ne sais quel discord. En tout cela, quels dirent vrai, quels dirent faux ? Prononcer est difficile, et ce serait détonner que de vouloir, sur des hommes que défend leur gloire et leur antiquité, exercer de si grosses critiques.»

9 Un peu plus loin, il continue :

«— Voilà donc, sur ces gens qui nous content le détail exact de l'être et du non-être, une revue qui n'est point complète; mais, telle quelle, tenons-la pour suffisante. D'autres apportent, en leurs explications, des prétentions différentes; il nous faut les observer à leur tour pour constater, aux dépens de tous, que, pas plus de l'être que du non-être, ce n'est affaire aisée de dire ce qu'il est.

— Venons-en donc maintenant à ceux-là.

— Au fait, on a l'impression qu'il se livre entre eux comme un combat de géants, si ardente est leur dispute au sujet de l'existence.

10 — Comment cela ?

— Les uns essaient d'attirer sur la terre tout ce qui tient au ciel et à l'invisible, enserrant roches et chênes dans la seule étreinte de leurs mains. C'est, en effet, forts de tout ce qu'ils peuvent saisir de cette sorte qu'ils soutiennent en toute énergie que cela seul est qui offre résistance et contact; ils définissent le corps et l'existence comme identiques, et, sitôt que d'autres prétendent attribuer l'être à quelque chose qui n'a point de corps, ils ne répondent que par le mépris et se refusent, après cela, à rien entendre.

— De quels terribles hommes tu parles là ! Car j'en ai, moi-même, déjà rencontré un certain nombre.

11 — Aussi leurs adversaires en cette dispute se tiennent-ils soigneusement sur leurs gardes, et c'est du haut de quelque région invisible qu'ils se défendent, luttant pour établir que certaines formes intelligibles et incorporelles sont l'existence véritable. Quant aux corps que prônent les premiers, quant à leur *unique Vérité*, eux la brisent et l'émiettent en leurs arguments, et, lui refusant le nom d'existence, n'y veulent voir qu'un mobile devenir. Entre les deux camps, voilà, Théétète, autour de quelles doctrines se livre, depuis toujours, une bataille interminable.

— C'est vrai.»

12 Telle est, contre les philosophes de la nature qui l'ont précédé, la force des attaques de Platon; quant à l'opinion qu'il avançait lui-même sur ces questions, nous l'avons exposée plus haut, quand nous le montrions en harmonie avec les croyances hébraïques et d'accord avec l'enseignement de Moïse sur l'être.

13 Eh bien ! examinons aussi dans notre discours les successeurs de Platon lui-même. Quand Platon, à ce qu'on dit, eut fondé son école à l'Académie, il fut aussitôt appelé académicien et fonda le système nommé académique. Après Platon, Speusippe, fils de sa soeur Potoné, puis Xénocrate, ensuite Palémon prirent en main l'école.

14 Commençant par leur foyer, ils se mirent aussitôt à éliminer les éléments platoniciens, à torturer les vues du maître en introduisant des opinions étrangères, si bien qu'il ne te faudrait pas longtemps pour imaginer que la force de ces merveilleux dialogues s'éteignit et qu'à la mort du grand homme mourut en même temps son héritage doctrinal, car dès lors il fut l'origine de batailles et de divisions ininterrompues jusqu'à ce jour : les partisans de ses idées, prêts à les défendre, ne comptaient pour rien, étant un ou deux, durant toute sa vie, avec quelques autres, peut-être, en tout petit nombre, et non complètement exempts eux-mêmes de la fausse sophistication; aussi bien, les premiers successeurs de Platon se virent ainsi critiquer.

15 Polémon, dit-on, succéda à Arcésilas, qui, d'après la tradition, se sépara de la doctrine platonicienne pour fonder une Académie nouvelle, la seconde à ce qu'on dit; d'après lui, il fallait suspendre en tout son jugement; car tout était insaisissable, les propositions contraires avaient la même force, on ne pouvait se fier ni aux sens ni à un raisonnement quelconque. A l'appui, il citait cet apophtegme d'Hésiode : *Car les dieux ont caché leur pensée aux hommes.*

Et il tentait des innovations paradoxales.

16 Après Arcésilas, Carnéade et Clitomaque, infidèles à l'enseignement de leurs devanciers, donnèrent, dit-on, naissance à la troisième Académie. «D'aucuns en ajoutent une quatrième, celle de Philon et de Charmide; d'autres encore comptent pour la cinquième celle d'Antiochus.»

Telle fut la succession de Platon lui-même; quant au caractère de ses successeurs, prends et lis les jugements que voici du pythagoricien Numénius; il les a mis au livre I de l'ouvrage intitulé *Sur l'infidélité de l'Académie à Platon* :

*De la succession immédiate de Platon.*

## Chapitre 5

1 «Maintenant, sous Speusippe, le neveu de Platon, sous Xénocrate, le successeur de Speusippe, sous Polémon, qui reçut de Xénocrate le scolarcat, la doctrine ne cessa de garder sensiblement le même caractère, du fait, tout au moins, que n'existaient pas encore cette fameuse «suspension» et d'autres dogmes de ce genre. D'ailleurs, sur les autres points, en éliminant certaines idées, en en torturant d'autres, ils ne s'en tinrent pas à l'héritage primitif; partant de là, ils ne tardèrent pas, plus ou moins vite, à se diviser, de propos délibéré ou à leur insu, parfois même pour une autre raison peut-être non dénuée d'ambition.

2 Je ne veux cependant pas médire de Xénocrate, mais plutôt défendre Platon. Car ce qui me point, c'est qu'ils n'aient pas tout souffert et tout fait pour garder à l'égard de Platon, en toute doctrine et constamment, une parfaite unanimité d'opinions. Pourtant Platon méritait cela de leur part : sans lui être supérieur, il n'était peut-être pas non plus inférieur au grand Pythagore, un maître à qui la fidélité et la vénération de ses disciples ont plus, que tout valu des honneurs divins.

3 Voilà ce que les épicuriens n'auraient pas dû apprendre; ils l'ont appris cependant, et jamais, d'aucune façon, on ne les a vus soutenir le contraire d'Épicure; à force de convenir qu'ils partageraient les idées d'un sage, ils ont joui eux aussi, et non sans raison, de ce titre; et il fut acquis dès longtemps aux épicuriens postérieurs qu'ils ne s'étaient jamais encore contredits entre eux, ni n'avaient contredit Épicure, en rien qui valût la peine d'en parler; c'est chez eux une illégalité ou plutôt une impiété, et toute nouveauté est proscrite. Aussi aucun n'en et-il venu même à l'oser, et leurs opinions reposent en grande paix du fait de leur constant accord mutuel; et l'école d'Épicure ressemble à un État véritable, sans la moindre sédition, animé d'un seul esprit, d'une seule volonté; moyennant quoi ils ont été, sont et probablement resteront dociles.

4 Les stoïciens, eux, ont connu des révoltes, à commencer par leurs chefs et sans qu'elles se terminent maintenant encore. Ils réfutent volontiers en usant d'une réfutation malveillante; les uns sont demeurés jusqu'ici sur leurs positions, les autres en ont déjà changé. Or leurs fondateurs ressemblent à une oligarchie excessive dont les dissensions ont provoqué chez leurs successeurs beaucoup de critiques contre les devanciers, beaucoup aussi entre contemporains; et c'est parmi eux une surenchère de stoïcisme, surtout chez eux que l'on a vu chicaner davantage en matière de technique; car ceux-là justement, se sentant dépassés, étaient plus prompts à critiquer les autres dans un esprit brouillon et à coup d'égratignures.

5 C'est ce qui était arrivé bien longtemps auparavant aux disciples de Socrate, quand ils tiraient après eux des arguments différents, d'un côté Aristippel, d'un côté Antisthène et d'un autre côté les mégariques et les érétriens ou d'autres encore avec eux.

6 En voici la raison : alors que Socrate posait trois dieux et philosophait à leur propos selon le rythme convenable à chacun, ses auditeurs ne s'en rendaient pas compte et croyaient qu'il disait toutes choses selon sa fantaisie et d'après le hasard victorieux du moment, tantôt l'une, tantôt l'autre, au petit bonheur, au gré du vent.

7 Platon, lui, pythagorisait – il savait bien que Socrate n'avait pas eu d'autre source pour tenir ces mêmes propos et qu'il avait parlé en connaissance de cause –; c'est donc ainsi qu'il enchaîna les réalités, d'une manière inhabituelle et éloignée de l'évidence; en réglant toutes choses comme il les pensait, en les dissimulant à mi-chemin du clair et de l'obscur, il écrivit en pleine sécurité, mais fut lui-même cause de la division et du tiraillement des opinions, non par envie ni non plus par malveillance : je ne veux pas appliquer à des aînés des termes malsonnants.

8 Après cette leçon, il faut reporter plutôt là-bas notre esprit; et de même qu'au début nous nous sommes proposé de séparer Platon d'Aristote et de Zénon, maintenant encore nous le séparerons de l'Académie, si un dieu nous vient en aide, et le laisserons maintenant, dans sa pureté première, à son pythagorisme, car actuellement, déchiré avec plus de frénésie qu'il n'eût convenu à un Penthée, il souffre dans ses membres, tout en restant, par l'ensemble de sa personnalité, inaccessible aux changements et contre-changements.

9 Ainsi, en tenant le milieu entre Pythagore et Socrate, en humanisant le sérieux de l'un pour Je rendre plus aimable, en élevant ce que l'autre avait d'enjoué et de plaisant de l'ironie à la dignité solennelle, et mêlant par là Pythagore à Socrate, il apparut plus familier que l'un, plus sérieux que l'autre.

10 Assez sur ce sujet; ce n'est pas lui que je suis venu discuter, car ma recherche actuelle ne Je comportait pas, mais bien mon propos initial : je m'en irai là où il me semble bon de revenir d'une course rapide, pour ne pas dévier quelque pan de la bonne route.

11 Polémon eut pour disciples Arcésilas et Zénon; je reviendrai sur eux à la fin. De Zénon je me rappelle avoir dit qu'il avait fréquenté Xénocrate, puis Polémon, et qu'ensuite il avait chez Cratès appris le cynisme; mais maintenant mettons à son actif qu'il eut sa part de Stilpon et des discussions héraclitiennes.

12 En effet, après qu'avoir été condisciples chez Polémon, Arcésilas et Zénon furent devenus rivaux, ils prirent pour alliés dans leur lutte l'un (Zénon) Héraclite et Stilpon, en même temps que Cratès; ceux-ci lui apprirent, Stilpon la combativité, Héraclite l'austérité, Cratès le cynisme; Arcésilas, lui, eut Théophraste, le platonicien Crantor, Diodore, puis Pyrrhon, qui lui apprirent, Crantor la persuasion, Diodore les sophismes, Pyrrhon la versatilité, la hardiesse, le néant.

13 En sorte qu'on disait de lui, par manière de chanson, un vers parodique et railleur :

*Platon par devant. Pyrrhon par derrière, Diodore au milieu.*

Mais Timon dit que formé aussi à l'éristique par Ménédème il s'y est équipé, puisqu'il dit de lui :

*Portant d'un côté sous sa poitrine le plomb de Ménédème,  
ilcourra vers Pyrrhon, qui n'est que chair, ou vers Diodore.*

14 Ainsi, unissant en une seule trame les subtilités de Diodore, ce dialecticien, et les raisonnements de Pyrrhon et son scepticisme, il para du style prestigieux de Platon un bavardage jaseur : il disait, contredisait, se roulait de-ci de-là, à la bonne fortune, se rétractant, fuyant, à la fois instable et aventureux; sans rien savoir, comme il le disait lui-même dans sa loyauté; après quoi il se montrait l'égal des doctes, avec sa versatilité et la fantasmagorie dont l'entourait le faux-semblant de ses paroles.

*D'Arcésilas, fondateur de la deuxième Académie.*

## Chapitre 6

1 Autant, selon Homère, du fils de Tydée on ignorait dans lequel des deux camps était sa place (s'il avait partie liée avec les Troyens ou avec les Achéens), autant Arcésilas restait impénétrable. Car il ne put jamais n'avoir qu'une position et dire la même chose, et il ne pensait pas que ce fût jamais d'un habile homme. Aussi l'appelaient-on terrible sophiste, massacreur des inexercés.

2 Comme les Empouses, en effet, dans la fantasmagorie de ses discours, à force de préparation et d'étude, il charmait, il ensorcelait, il ne pouvait rien savoir lui-même ni laisser les autres savoir; il effrayait, bouleversait et, en remportant la palme du sophisme et de la fraude oratoire, il exultait de l'insulte et se vantait à l'extrême de ne savoir ce qu'est le laid ou le beau, ni non plus ce qu'est le bien ou inversement le mal; que l'un ou l'autre tombât dans les consciences, il le redisait pour le retourner, le renverser, de plus de façons qu'il n'en avait préparé.

3 Il se coupait donc lui-même comme une hydre et il était coupé par lui-même, sous deux aspects difficiles à séparer l'un de l'autre et sans égard au devoir; le fait est que les auditeurs s'en contentaient, à contempler son beau visage en même temps qu'ils l'écoutaient; il était donc fort agréable à entendre et à regarder, car on prit l'habitude d'accepter ses discours, venant d'un beau visage et d'une belle bouche, grâce aussi à l'amabilité qui se lisait dans ses yeux.

4 Or, il ne faut pas entendre cela tout uniment; voici ce qu'il en fut dès l'origine : encore enfant, il rencontra Théophraste, cet homme paisible et doué pour l'amour; puis, quand il était encore dans sa fleur, sa beauté lui valut pour amant l'académicien Crantor, à qui il s'attacha; et comme sa nature n'était pas sans dons, il usa de sa course sans effort avec l'ardeur de l'ambition, demanda à Diodore ces élégantes et persuasives roueries, fréquenta Pyrrhon (qui était sorti de Démocrite je ne sais de quelle manière) et, ainsi armé de-ci de-là, il se fixa, en vrai pyrrhonien- sauf l'appellation- dans l'éversion universelle.

5 En tout cas, les sceptiques Mnaséas, Philomélos et Timon le nomment sceptique, comme ils l'étaient eux-mêmes, puisqu'il renversait lui aussi le vrai, le faux, le probable.

6 Alors qu'en raison de ses pyrrhonismes on l'aurait dit pyrrhonien, le respect de son amant lui fit continuer d'accepter l'étiquette d'académicien. Il était donc pyrrhonien, sans le nom; il n'était pas académicien, sauf cette appellation. Car je ne crois pas ce que Dioclès de Cnide rapporte dans l'oeuvre intitulée Entretien; selon lui, c'est par crainte, quand les disciples de Théodore et Bion le sophiste fondaient sur les philosophes et n'hésitaient pas à les réfuter par

tous les moyens, qu' Arcésilas, pour prévenir les difficultés, n'aurait avancé aucune opinion voyante mais lancé devant lui, comme la seiche son encre, la *suspension de jugement*. C'est donc là ce que je ne crois pas.

7 Quoi qu'il en soit, ceux qui avaient eu ce départ, Arcésilas et Zénon, avec les concours susnommés et les arguments qui militaient pour chacun d'eux, oublièrent leur point de départ, Polémon; ils prirent leurs distances et, s'armant eux-mêmes,

*heurtèrent leurs boucliers, leurs piques, leurs fureurs de guerriers à l'armure de bronze. Les écus bombés entrent en contact; un tumulte immense s'élève. L'écu s'appuie sur l'écu, le casque sur le casque, le guerrier abat le guerrier. Alors gémissement et clameur de triomphe montent à la fois : les uns tuent, les autres sont tués,*

je veux dire les stoïciens;

8 car les académiciens n'étaient pas atteints par eux, qui ne savaient où l'adversaire pouvait le mieux donner prise et se faisaient prendre, une fois ébranlée leur base, s'il ne leur restait ni point de départ ni position pour combattre. Leur point de départ, c'était de démontrer aux autres qu'ils ne parlaient pas en platoniciens; ce qui savait leur position, c'était le moindre renversement qui les coupait de leur définition de la *représentation compréhensive*.

9 Là-dessus, pour l'instant, je ne juge pas opportun de m'expliquer; j'y reviendrai quand j'arriverai à ce sujet précis. Donc, après avoir pris leurs distances, les adversaires se portèrent des coups, non pas tous deux, mais Arcésilas à Zénon. Celui-ci, en effet, gardait dans la bataille sérieux et gravité, mais ne s'y comportait pas mieux que l'orateur Céphiosodore. Ce Céphiosodore, voyant son maître Isocrate attaqué par Aristote, dont il n'avait ni connaissance ni expérience, croyant aussi que la renommée de l'héritage platonicien aurait amené Aristote à philosopher dans l'esprit de Platon, se mit à polémiquer contre Aristote, mais en réalité à attaquer Platon en commençant l'accusation par les Idées pour finir avec le reste, dont il ne savait rien, en supposant ce qu'on en pensait d'après ce qui s'en disait.

10 Seulement, de cette façon, Céphiosodore ne combattait pas celui contre qui il polémiqueait, mais combattait celui contre qui il se refusait à polémiquer. Zénon lui-même, dès lors qu'il abandonnait Arcésilas, s'il n'avait pas polémique non plus contre Platon, philosophait sans doute, à mon jugement, de la manière la plus estimable, ne fût-ce qu'en raison de ces dispositions pacifiques; mais s'il polémiqueait (contre Platon), alors qu'il n'ignorait peut-être pas les thèses d'Arcésilas mais ignorait celles de Platon – comme l'en convainc ce qu'il a écrit contre lui –, il a fait lui aussi le contraire, en frappant celui qu'il ne connaissait pas et insultant celui qu'il ne fallait pas de la manière la plus déshonorante et la plus honteuse, et ce avec bien plus de malice qu'il ne convient à un cynique.

11 Au reste, il a montré que par magnanimité il épargnait Arcésilas; car que ce fût par ignorance de ses thèses ou par crainte des stoïciens, *de la balaille amère à la gueule géante*, il se tourna d'un autre côté, vers Platon; mais sur les inventions calomnieuses et irrévérencieuses proférées par Zénon contre Platon je reviendrai un jour, si je trouve le loisir de philosopher; toutefois, puissé-je ne trouver jamais assez de loisir, du moins pour cela, sinon par manière de jeu.

12 Quoi qu'il en soit, comme Arcésilas voyait en Zénon un rival et un compétiteur, il se mit à saper les discours que l'autre prononçait; il ne reculait devant rien.

13 Et des autres points qu'il avait pris pour cible je n'ai peut-être rien à dire; d'ailleurs, quand j'aurais quelque chose à mentionner, ce ne serait pas le moment; mais voyant briller à Athènes, chose et nom, la doctrine que Zénon avait été le premier à découvrir, la représentation compréhensive, il fit contre elle flèche de tout bois. Son adversaire, en situation d'infériorité et hors d'atteinte pourvu qu'il se tînt coi, prit le parti d'abandonner Arcésilas, alors qu'il pouvait dire bien des choses – mais il ne le voulait pas –, et peut-être davantage autrement : il s'en prit à l'ombre de Platon, qui était mon, et, du haut de son char, mit le trouble dans toute la procession; Platon, disait-il, ne pouvait se défendre, et aucun autre n'avait cure de plaider en sa faveur; si Arcésilas s'en souciait, il aurait lui-même, pensait-il, l'avantage d'avoir détourné de lui Arcésilas. Il savait qu'à ce stratagème Agathoclès de Syracuse avait recouru contre les Carthaginois.

14 Les stoïciens obéirent avec stupeur; car leur *muse n'était pas alors grande discoureuse, ni mercenaire* des grâces; moyennant quoi Arcésilas, tantôt en les étrillant, tantôt en leur coupant la retraite, d'autres fois par des crocs-enjambe, leur fermait la bouche et arrivait à persuader. Voilà pourquoi ceux qu'il contredisait étaient vaincus, ses paroles les paralysaient, et pour le public du temps la démonstration était faite que ni propos quelconque, ni sentiment, ni acte ne pourraient jamais être regardés comme brefs ni inutiles, ou le contraire, sans l'agrément d'Arcésilas de Pitane; mais à lui rien n'agréait, rien ne paraissait vrai, sinon que c'étaient là formulettes et (vaines) craintes.

*De Lakydès, successeur d'Arcésilas.*

Chapitre 7



1 Sur Lakydès je veux conter une histoire plaisante. Il était un peu chiche, Lakydès; c'était, en quelque sorte, l'Économe proverbial : lui si connu du public, il ouvrait personnellement sa dépense, personnellement il la fermait. Il choisissait ce qu'il lui fallait et prenait sur lui toutes les charges de ce genre; non qu'il louât l'autarcie, ni que d'ailleurs il fût pauvre ou manquât d'esclaves : il en avait un bon nombre; mais la raison n'est pas difficile à imaginer.

2 Pour moi, je vais conter la plaisante anecdote que j'ai promise. Comme il était son propre intendant, il ne jugeait pas pratique de promener la clé sur lui; il fermait donc la dépense, mettait la clé dans un secrétaire creux qu'il scellait d'un anneau, après quoi il faisait rouler l'anneau à travers la serrure pour qu'il tombât à l'intérieur de la pièce; ainsi, plus tard, quand il reviendrait ouvrir avec la clé, il pourrait reprendre l'anneau, refermer, puis sceller, puis rejeter derrière lui l'anneau à l'intérieur par la serrure.

3 Ce stratagème n'échappa pas aux esclaves; et quand Lakydès sortait pour une promenade ou à quelque autre intention, ils ouvraient, eux aussi, puis à coeur joie, buvaient, mangeaient, emportaient, et ils refaisaient le cycle : fermer, sceller, jeter par la serrure l'anneau dans la pièce, le tout avec force lazzis sur le maître.

4 Là-dessus Lakydès, qui avait laissé pleins ses vases, les trouve vides; l'événement le rend perplexe; mais ayant entendu dire qu'on philosophait chez Arcésilas sur l'*incompréhensibilité*, c'est cela même, pense-t-il, qui advient à sa dépense : sans plus tarder, il se met à philosopher chez Arcésilas : *aucune perception visuelle ou auditive, y apprend-il, n'a rien de clair ni de sain*; un jour, il attire dans sa maison un de ses familiers et se met à lui soutenir, avec une énergie qu'il croyait surnaturelle, la *suspension*; il ajoute : *Cette attitude, je peux te la dire incontestable : je l'ai expérimentée sur moi, ce n'est pas sur un autre que je l'ai éprouvée.*

5 Puis il se met à raconter d'un bout à l'autre la mésaventure advenue à sa dépense : *Que pourrait dire encore Zénon, conclut-il, à une incompréhensibilité si totalement manifeste, comme elle s'est révélée à moi dans la circonstance ? Moi qui ai fermé de mes mains, scellé moi-même, moi-même laissé tomber l'anneau à l'intérieur, voilà qu'à mon retour j'ouvre, je vois l'anneau dans la pièce, mais non pas le reste : comment ne suis-je pas fondé à douter de la réalité ? Car je n'irai pas dire encore, ajoutait-il, qu'on est venu voler tout cela, puisque l'anneau se trouve au-dedans.*

6 L'autre écoutait – il était moqueur – et attendait le dénouement; il se contenait non sans peine, finit par éclater de rire à gorge déployée; tout en riant encore aux éclats, il convainc Lakydès de son aberration. En conséquence, à partir de ce moment, Lakydès ne jeta plus l'anneau à l'intérieur et ne recourut plus à l'incompréhensibilité de la dépense; il *surprit* et retrouva les provisions entreposées : c'est en vain qu'il avait philosophé.

7 Cependant les esclaves, des filous qui ne se laissent pas prendre d'une main – dignes émules de ces Gètes et Daces de la comédie qui doivent à la loquacité de leur Dacie des langues bien pendues –, apprennent des stoïciens leurs sophismes et, instruits encore autrement, vont droit à ce coup d'audace : ils brisent le sceau du maître, et tantôt lui en substituent un autre, tantôt ne le remplacent même pas, sûrs que pour lui ce sera *incompréhensible* de cette façon comme d'une autre.

8 Il rentre, jette un coup d'oeil : quand il voit le secrétaire sans sceau, ou scellé mais avec un sceau différent, il entre en fureur; on lui dit que c'est scellé, qu'en tout cas on voit son sceau; il précise, il démontre; les autres se rendent à sa démonstration mais prétendent que si le sceau n'y est pas, c'est peut-être lui qui a oublié qu'il ne l'avait pas mis; là-dessus, il proteste qu'il se souvient d'avoir scellé, le démontre à grand renfort de preuves, s'empporte contre les autres, se croyant moqué, ajoute des serments.

9 Les esclaves répondent à ses attaques, se croyant eux-mêmes moqués par lui, comme si Lakydès, un sage, avait pris le parti d'être sans opinion pour être également sans souvenir; car un souvenir est une opinion; récemment tout au moins, disaient-ils, ils l'avaient entendu parler ainsi à ses amis.

10 Comme il retournait leurs arguments et ne raisonnait plus en académicien, ils se mirent, eux, à l'école de quelque stoïcien pour apprendre ce qu'il leur fallait dire et désormais rendaient sophisme pour sophisme rivalisant avec lui en fraude académique; s'il les accusait à la stoïcienne, les esclaves, eux, détruisaient ses accusations au nom de l'incompréhensibilité, non sans persiflage.

11 Ce n'étaient donc là que discussions, discours, disputes; et rien ne restait plus sur le terrain, ni récipient, ni rien de ce qu'on y met, rien d'autre non plus de ce qui contribue à un train de maison.

12 Lakydès, cependant, était aux abois; il voyait que ce renfort apporté à ses doctrines ne lui était d'aucune utilité, pensait qu'à moins de réfuter l'adversaire tout son bien serait ruiné; réduit à l'impuissance, il appelait à grands cris ses voisins et les dieux : les *ah ! ah !*. les *hélas ! hélas !*, les *par les dieux*, et *par les déesses*, toutes les attestations sans artifice que multiplie la foi déçue et révoltée, tout cela se clamait de bonne foi.

13 Finalement, devant cette lutte contradictoire à propos de sa maison, le maître se mit, bien sûr, à faire le stoïcien avec ses esclaves; et comme ceux-ci soutenaient les thèses de l'Académie, pour mettre fin à ses ennuis, il installa devant la dépense un gardien ami. Mais il n'arrivait à rien de rien : constatant où aboutissait sa sagesse, il fit cet aveu : *C'est une chose, esclaves, que l'enseignement de nos écoles; c'en est une autre que la vie.*

14 Voilà pour Lakydès. Il eut de nombreux auditeurs, parmi lesquels se distingua Aristippe de Cyrène; mais de tous ses disciples celui qui hérita de lui le scolarcat fut Évandros, avec les successeurs de celui-ci.

15 Après eux, Carnéade hérita de l'école et fonda la troisième Académie, tout en conduisant la discussion comme Arcésilas; lui aussi, en effet, il pratiquait la controverse et renversait tous les arguments des adversaires; le seul point où il se sépara d'Arcésilas fut la *suspension*; pour lui, un homme ne pouvait en toute occasion suspendre son jugement; il fallait distinguer incertain et incompréhensible; car si tout était incompréhensible, tout n'était pas incertain. Il connut également les thèses stoïciennes et l'emporta en dressant contre elles son éristique et en visant à l'apparence plausible pour le grand nombre plutôt qu'à la vérité; ce par quoi il causa aux stoïciens bien du désagrément.»

Numénius, en tout cas, dit de lui ce qui suit :

*De Carnéade, fondateur de la troisième Académie.*

## Chapitre 8

1 «Carnéade succéda à Hégésinos; alors qu'il aurait du garder de celui-ci ce qui (dans son enseignement) était resté immuable et ce qui avait changé, il ne prit pas ce soin et attribua à Arcésilas ce qu'il y avait de meilleur ou de pire (dans le scepticisme), rallumant ainsi la bataille après une longue trêve.»

2 Tout de suite après, Numénius ajoute :

«En tout cas, il avançait (les arguments), puis (les) reprenait, apportant à la lutte un chatoiement d'antilogies et de subtiles volte-face; il niait, affirmait, controversait dans tous les sens; était-il besoin aussi de propos étonnants, il se réveillait brusquement comme un fleuve impétueux qui remplit tout son lit et couvre les deux rives; il fonçait, entraînait l'auditoire au milieu d'approbations bruyantes.

3 Aussi, en emportant les autres, ne se prenait-il pas à son propre piège, talent qui manquait à Arcésilas. A circonvenir par ses sortilèges ses compagnons de frénésie, celui-ci ne se rendait pas compte qu'il se leurrerait le premier en se croyant persuadé, sans l'avoir apprise par les sens, de la vérité de ses dires, grâce à son éversion<sup>1</sup> totale de l'objet.

4 Fléau ajouté à un fléau, Carnéade enchérissait sur Arcésilas sans faire la moindre concession qui pût permettre à ses adversaires de ne pas rester impuissants, en exploitant les représentations positives ou négatives qu'il tenait du probable, pour affirmer que ceci était ou n'était pas un animal.

5 Après ce repli, comme les bêtes féroces qui reculent pour se jeter avec une violence accrue sur les piques, il lâchait pied pour attaquer plus fort; et quand il avait tenu bon et réussi, voilà que déjà il dédaignait et oubliait volontairement son propos initial.

---

<sup>1</sup> Sens : Destruction d'une ville, d'un état, ou d'une pensée.

6 Tout en reconnaissant que la vérité et l'erreur résident dans les choses, il feignait de s'associer à la recherche, comme un lutteur habile qui donne prise pour dominer par là. Car selon qu'inclinait le probable, il accordait les deux contraires sans qu'aucun, disait-il, se laissât saisir avec certitude. A coup sûr, c'était un filou et un charlatan bien avisé.

7 Il mettait d'un côté telle fausseté qui ressemblait au vrai, de l'autre un objet pareil, saisissable par la répréhension compréhensive; il les amenait sur les plateaux (de la balance), sans admettre que la vérité existât, ni non plus l'erreur, ou pas plus l'une que l'autre, ou si l'une (avait) plus (d'être), c'était en vertu du probable.

8 C'étaient donc songes pour songes, puisque la représentation fausse ressemblait au vrai, comme d'un oeuf de cire (on passe) à l'oeuf réel.

9 De là des inconvénients multiples. Et pourtant, par sa parole, Carnéade attirait les âmes et les subjuguait. Il trichait sans le laisser voir, se montrait réellement un pirate, prenant (à son jeu), par ruse ou par force, les mieux préparés.

10 Le fait est que la moindre idée de Carnéade triomphait et aucune absolument de celles des autres; aussi bien ses adversaires n'avaient pas sa puissance oratoire.

11 Son contemporain Antipater aurait dû s'inquiéter d'écrire, mais contre les discours que Carnéade prononçait chaque jour il ne publia jamais; dans les écoles comme dans les portiques il ne formula rien, ne souffla mot, on n'entendit de lui, comme on dit, pas un grognement; il menaçait de répliquer et écrivait dans un coin des pamphlets qu'il légua à la postérité, qui n'ont pas de force maintenant et qui alors en avaient encore moins contre le prestige et la réputation dont un homme comme Carnéade jouissait auprès des contemporains.

12 Toutefois, malgré la confusion qu'il entretenait ouvertement pour répondre à la rivalité des stoïciens, avec ses partisans, dans le secret, il convenait du vrai et se déclarait comme l'eût fait le premier venu.»

13 Puis il ajoute :

«Carnéade eut Mentor pour premier disciple, mais non pour successeur : de son vivant encore, il l'avait surpris en adultère avec sa concubine, non par une représentation probable ou comme s'il n'avait pas saisi, mais sur la foi même de ses yeux et pour l'avoir pris sur le fait; et il le chassa de l'école; l'autre se retira, se mit à rendre sophisme pour sophisme et se posa en rival, réfutant l'incompréhensibilité des discours de Carnéade.»

14 Et plus loin il continue ainsi :

«Carnéade, qui pratiquait une philosophie de controverses, faisait étalage de ses mensonges, sous lesquels il écrasait la vérité. Il s'en servait comme de paravents et disait la vérité entre quatre murs, avec la dissimulation d'un petit commerçant. Il lui arrivait donc ce qui arrive aux légumes : ceux qui sont vides flottent à la surface de l'eau et surnagent, les bons demeurent cachés au fond.»

15 Voilà ce qu'on dit de Carnéade. Il eut pour successeur à la tête de l'école Clitomaque, puis Philon, de qui Numénios rapporte ce qui suit :

*De Philon.*

## Chapitre 9

1 «Ainsi donc, ce Philon, qui venait d'hériter le scolarcat, était transporté de joie, il rendait grâce, honorait (son prédécesseur) Clitomaque dont il exaltait les opinions, et contre les stoïciens *s'armait du bronze éblouissant.*

2 Avec le progrès du temps, comme l'usage avait énervé la *suspension* académique, il ne resta pas constant dans ses idées; l'évidence et l'accord des impressions le retournèrent. Or le grand discernement dont il jouissait déjà lui faisait ardemment désirer de rencontrer des contradicteurs, pour ne pas avoir l'air, *en tournant le dos*, de passer spontanément dans l'autre camp.

3 Philon eut pour auditeur Antiochus, qui inaugura une autre Académie. Antiochus, qui avait été l'élève du stoïcien Mnésarque, eut des idées contraires à celles de son maître Philon et infligea à l'Académie bien des nouveautés.»

4 Voilà ce qu'on rapporte, avec une foule de détails semblables, sur les successeurs de Platon. En tout cas, il est l'heure de reprendre plus haut notre discours, pour examiner les erreurs en même temps que les contradictions des philosophes de la nature, qui ont parcouru la majeure partie de la terre, prisé plus que tout la recherche du vrai, pratiqué les opinions de tous les anciens, scruté l'exactitude de la théologie, bien antérieure, de tous les Phéniciens, Égyptiens et

Grecs eux-mêmes : quel fruit ils ont retiré de leurs travaux, il vaut la peine de l'entendre d'eux, pour savoir si quelque notion digne de Dieu leur a été transmise par leurs devanciers.

5 Auparavant, en effet, et depuis des temps reculés, la superstition polythéiste régnait parmi les nations; temples, sanctuaires, mystères des dieux étaient partout conservés habituellement à travers villes et campagnes; or les hommes n'auraient pas eu besoin de la philosophie si la théosophie s'était imposée; il n'eût pas été nécessaire pour les sages d'innover si tout eût été le mieux possible pour nos ancêtres; et les valeureux philosophes n'auraient pas eu à se diviser ou à se quereller si l'opinion traditionnelle sur les dieux s'était avérée homogène et authentique.

6 Et que leur aurait-il servi de guerroyer et batailler entre eux, ou de courir la longue route en errant par monts et par vaux pour piller les trésors barbares, quand il fallait rester chez eux et demander aux dieux s'il y avait des dieux, ou aux théologiens les réponses vraies et irréfragables aux questions de la philosophie, dont ils avaient disputé au milieu de travaux infinis et en restant fort loin de découvrir la vérité ?

7 Et à quoi bon oser chercher du nouveau sur les dieux, contester et s'empoigner à leur sujet, si la découverte sûre et ferme des dieux comme aussi la vraie connaissance de la religion se trouvaient dans les initiations, les mystères et le reste de la théologie la plus ancienne, alors qu'il suffisait de respecter celle-ci, immuable et unanimement reconnue ?

8 Maintenant, si ceux-là n'avaient de leurs devanciers rien appris de vrai sur Dieu, mais si par leurs propres réflexions, ils s'étaient attaqués aux investigations sur la nature, guidés par des conjectures plus que par l'aperception, pourquoi ne pas convenir désormais que l'ancienne théologie des nations ne l'emporte en rien sur l'enseignement donné dans les livres précédents ?

9 Or, que des conjectures humaines, beaucoup de logomachie et d'incertitude et non pas une aperception exacte ont donné naissance à la philosophie grecque, la Lettre à l'Égyptien Anébon de Porphyre pourra te l'apprendre, si tu l'entends en convenir dans les termes que voici :

*Que conjectures, logomachies et abondante erreur sont le lot des philosophes grecs.*

## Chapitre 10

1 «A l'origine de mon amitié pour toi il y aura les dieux, les bons démons et les thèses qui leur sont apparentées : ces questions, très largement traitées chez les philosophes grecs, ne sont fondées pour la plupart en motifs de crédibilité que sur la conjecture.»

2 Un peu plus loin, il reprend :

«Chez nous il y a grand débat parce que nous nous représentons le bien d'après des raisonnements humains; mais si ceux qui s'efforcent de s'unir au plus fort ont négligé dans leur recherche ce côté de la question, en vain s'est exercée leur sagesse.»

3 Et dans l'écrit *Sur l'âme*, composé contre Boéthus, Je même auteur s'exprime ainsi textuellement :

«Les preuves tirées soit des conceptions intellectuelles, soit de l'histoire, démontrent incontestablement que l'âme est immortelle, tandis que les arguments empruntés aux philosophes semblent faciles à renverser du fait de l'universelle fertilité d'invention des éristiques. Quelle démonstration, en effet, n'est en matière philosophique contestée par les adeptes d'une autre école, puisque certains ont prétendu qu'il faut suspendre son assentiment, même pour les choses qui paraissent évidentes ?»

4 Et dans son traité intitulé *De la philosophie tirée des oracles*, il reconnaît franchement que les Grecs ont fait fausse route; il prend à témoin son dieu, comme si Apollon lui-même avait proclamé cela par ses oracles, avait témoigné que les Barbares plus que les Grecs ont découvert la vérité et était allé jusqu'à mentionner les Hébreux dans les textes apportés en témoignage.

5 En fait, après avoir cité l'oracle, il ajoute ce commentaire : «Tu as entendu cet immense labeur pour faire en faveur du corps les sacrifices de purification, loin que l'on songeât à trouver le salut de l'âme ? C'est qu'elle est barrée par des chaînes d'airain, la route qui mène aux dieux, escarpée et ardue; les Barbares u ont trouvé beaucoup de sentiers, mais les Grecs se sont égarés; d'autres qui la tenaient déjà, l'ont perdue; mais le dieu rend aux Égyptiens, aux Phéniciens, aux Chaldéens (appelés ici Assyriens), comme aux Lydiens et aux Hébreux, le témoignage qu'ils l'ont trouvée.»

6 Ainsi parle le philosophe, ou plutôt son dieu. Voudra-t-on donc, après cela, nous reprocher d'avoir abandonné les Grecs fourvoyés pour choisir le camp des Hébreux, qu'honorait le témoignage d'avoir atteint la vérité ?

7 Mais que faut-il espérer apprendre des philosophes ? Quelle chance avons-nous d'être aidés par eux, si ce qu'ils disent «ne fonde le plus souvent sa crédibilité que sur des conjectures et des hypothèses ?» Quel fruit attendons-nous de leur logomachie, si tous leurs arguments s'avèrent «faciles à renverser du fait de leur universelle facilité d'élocution ?» Ce n'est pas nous qui le disions tout à l'heure : nous l'entendions de leur bouche.

8 Aussi me semble-t-il que c'est avec raison, par suite d'un jugement éprouvé et non sans motif, que nous les avons méprisés comme tels pour préférer la doctrine des Hébreux, non parce que le faux dieu lui a rendu témoignage, mais parce qu'il a été démontré qu'elle participe à la vertu et à la puissance divines.

9 D'ailleurs, pour le faire voir, par les simples faits, les logomachies de ces admirables philosophes et leurs désaccords sur les principes, sur les dieux, sur la constitution de l'univers, je l'exposerai, un peu plus loin, leurs propres dires.

10 Tout d'abord on les voit colporter et rabâcher par monts et par vaux leurs sciences; d'après eux, il faut absolument, si l'on veut arriver à éprouver l'aperception du vrai, passer par l'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, la musique, tout ce qui précisément leur est venu des Barbares, comme il a été démontré – car on ne pouvait pas sans ces études devenir un savant ou un philosophe, ni même toucher la vérité des êtres, si préalablement il ne s'en formait dans l'âme la connaissance; quand ensuite ils se sont haussés à l'étude susdite, c'est tout juste s'ils ne se croient pas soulevés sur l'éther même pour y marcher suspendus, comme si dans leurs chiffres ils colportaient Dieu en personne, et parce que nous n'avons pas les mêmes ambitions ils nous jugent tout pareils à des animaux, sous prétexte qu'ainsi nous ne pouvons connaître ni Dieu ni aucun mystère. Eh bien ! commençons par régler le compte de cette erreur, en leur proposant pour lumière la parole de vérité.

11 Qu'on prenne par myriades tous les Grecs ensemble, par myriades aussi les peuples barbares : on démontrera qu'avec les études susdites les premiers n'ont connu ni Dieu ni vie réglée ni en général rien de ce qui est le meilleur et l'utile, alors que les autres, sans toutes ces études, sont devenus les plus pieux et les plus philosophes.

En tout cas, ce que jadis pensait de la question ce Socrate qu'ils ont tous à la bouche, tu le sauras sur la foi de Xénophon, qui l'expose ainsi dans ses Mémoires.

*De la géométrie, de l'astronomie et des raisonnements.*

## Chapitre 11

1 «Il enseignait aussi jusqu'à quel point on devait posséder chaque matière si l'on avait été correctement formé; la géométrie, par exemple, on devait, selon lui, l'étudier assez pour être capable, au besoin, de correctement recevoir, transmettre ou distribuer un terrain, ou décrire une tâche; et c'était si facile à apprendre qu'en appliquant son esprit à la mensuration on connaissait les dimensions de la terre et savait à la fin comment elle se mesure.

2 Quant à apprendre la géométrie jusqu'aux diagrammes compliqués, il le réprouvait; car on ne voyait pas, disait-il, à quoi ils servaient; pourtant il ne les ignorait pas; mais, d'après lui, ils suffisaient à occuper une vie d'homme et à interdire beaucoup d'autres connaissances utiles.

3 Il voulait qu'on pratiquât l'astronomie, au point seulement de pouvoir connaître le temps de la nuit, du mois, de l'année, afin de pouvoir calculer voyages, traversées, gardes et tout ce qui se fait en une nuit, un mois ou une année, en se réglant sur ces divers temps; choses d'ailleurs faciles à apprendre des chasseurs nocturnes, des pilotes et de bien d'autres qui ont besoin de les connaître.

4 Quant à apprendre l'astronomie jusqu'à connaître les astres qui n'ont pas la même révolution, les planètes, les étoiles errantes, ou à passer sa vie à rechercher leur distance de la terre, les périodes et leurs causes, il en dissuadait fortement; à cette science encore, disait-il, il ne voyait aucune utilité; pourtant il n'était pas non plus sans s'y entendre; mais, d'après lui, elle suffisait à occuper une vie d'homme et à interdire beaucoup de choses utiles.

5 Il rejetait, par principe, le souci des phénomènes célestes et de la façon dont la divinité règle chacun d'eux; car il ne croyait pas l'homme capable de les découvrir ni ne jugeait agréable aux dieux quiconque cherchait ce qu'ils n'ont pas voulu révéler; il s'exposait disait-il, celui qui prenait ce soin, il perdait le sens, tout comme Anaxagore l'avait perdu, lui qui mettait sa fierté à expliquer les manœuvres divines.

6 Quand il disait, en effet, que c'était tout un que le feu et le soleil, il méconnaissait que si les hommes contemplant facilement le feu, ils ne peuvent regarder le soleil; qu'éclairées par le soleil les couleurs deviennent plus noires, mais par le feu non pas; il méconnaissait que rien de ce

qui pousse du sol ne peut sans la lumière solaire croître comme il faut, tandis qu'à la chaleur du feu tout dépérit; et quand il faisait du soleil une pierre embrasée, il méconnaissait encore qu'une pierre mise au feu ne brille pas ni ne résiste longtemps, alors que le soleil maintient constamment son éclat souverain.

7 Les raisonnements aussi, il voulait qu'on les apprît, mais il voulait que dans ce domaine comme dans les autres on évitât la vaine sollicitude; dans les limites de l'utilité, cependant, il s'associait à toutes les considérations et en discutait avec son entourage.»

Ainsi dit Xénophon dans les *Mémorables*; et dans sa *lettre à Eschine*, à propos de Platon et de ceux qui vantent la physiologie de l'univers, il écrit ce qui suit :

*De ceux qui se vantent d'être physiologues.*

## Chapitre 12

1 «Que le divin nous dépasse, nul n'en doute; mais il suffit de le révéler de notre mieux; ce que sont les dieux, il n'est ni facile de le découvrir ni permis de le chercher; les esclaves, eux aussi, ne doivent pas connaître la nature ou les actions de leurs maîtres plus que ne le demande leur service. Surtout, autant il faut admirer ceux qui peinent sur les affaires humaines, autant ceux qui s'attachent à la gloire pour bien des actes intempestifs et vains n'en retirent que fardeau. Quand donc, Eschine, a-t-on entendu Socrate parler des phénomènes célestes ou conseiller d'apprendre les figures géométriques pour se réformer ? De la musique nous savons qu'il la comprenait dans les limites de la simple audition; mais ce qu'il ne cessait de dire aux autres, c'était ce qu'est le bien, ce que sont le courage, la justice et les autres vertus. Car il les appelait des biens humains; le reste, d'après lui, échappait aux prises de l'homme ou s'apparentait aux fables que par jeu les sophistes débitent avec suffisance. Et ce n'étaient pas chez lui simples paroles; l'action s'y accordait. A quoi bon t'écrire ce qu'il a fait ? Tu le sais, et bien que le récit n'en fût pas sans charme, il prendrait du temps, et je l'ai consigné ailleurs. Qu'ils s'arrêtent donc, devant cette réfutation, ou qu'ils reviennent à la vraisemblance, les ennemis de Socrate, à qui, de son vivant, le dieu rendit témoignage pour sa sagesse, tandis que ses meurtriers ne trouvèrent pas la purification du repentir. Le plus beau, c'est qu'ils aimèrent avec passion l'Égypte et la sagesse prodigieuse de Pythagore, eux dont le luxe et le manque de fidélité à Socrate avaient pour preuve l'amour de la tyrannie et cette table sic ilienne que leur ventre immodéré préférait à un régime modeste.»

Ainsi parle Xénophon, par allusion à Platon; et Platon lui-même, dans la *République*, rapporte qu'en matière de gymnastique et de musique Socrate tenait les propos que voici :

*De la gymnastique et de la musique.*

## Chapitre 13

1 «— Quelle peut donc être, Glaucon, la science qui attire l'âme de ce qui devient vers ce qui est ? Mais, en parlant, ceci me vient à l'esprit. Ne disions-nous pas que dans leur jeunesse nos philosophes devaient être des athlètes guerriers ?

— Si, nous le disions.

— Il faut donc que la science que nous cherchons, outre cette vertu, en ait encore une autre.

— Laquelle ?

— De n'être pas inutile à des hommes de guerre.

— Il le faut assurément, si la chose est possible.

— Or, c'est par la gymnastique et la musique que nous les avons précédemment formés.

— C'est bien cela, dit-il.

2 — Mais la gymnastique s'applique à ce qui naît et meurt, puisque c'est du développement et du dépérissement du corps qu'elle s'occupe.

— C'est évident.

— Elle n'est donc pas la science que nous cherchons.

— Non.

— Sera-ce la musique telle que nous l'avons décrite plus haut ?

3 — Mais, répliqua-t-il, elle n'était, s'il t'en souvient, que la contrepartie de la gymnastique, formant les gardiens par l'habitude,

leur enseignant par l'harmonie un certain accord, et non la science; par le rythme, la régularité; et dans les discours, soit fabuleux, soit véridiques, certaines autres habitudes analogues; mais d'étude qui conduisît au but que tu vises à présent, elle n'en comportait aucune.

4 – Tu me rappelles très exactement, repris-je, ce que nous avons dit; effectivement, elle n'en offrait aucune. Mais alors, excellent Glaucôn, quelle sera cette étude ? Car les arts nous sont tous apparus comme un artisanat.

– Sans doute.»

5 Plus loin, il poursuit :

«– Que nos élèves n'aillent pas entreprendre en ce genre une étude qui resterait imparfaite et n'aboutirait pas infailliblement au terme que tous doivent atteindre, tel que nous le fixions à l'instant pour l'astronomie; et ne sais-tu pas que l'harmonie n'est pas mieux traitée ? A mesurer comparativement les accords et les sons perçus par l'oreille, on fait, comme les astronomes, un travail inutile.

6 – Et ridicule aussi, par les dieux ! s'écria-t-il, quand ils parlent de fréquences, tendent l'oreille comme pour surprendre un son du voisinage :les uns prétendent qu'entre deux notes ils en perçoivent encore une, intermédiaire, que c'est le plus petit intervalle et qu'il doit servir de mesure; les autres soutiennent qu'il est pareil aux sons précédents; et les uns comme les autres font passer l'oreille avant l'esprit !

7 – Tu parles, dis-je, de ces braves musiciens qui torturent les cordes, qui les mettent à la question en les tordant sur les chevilles; et pour ne pas prolonger la description, avec les coups d'archet qu'ils donnent aux cordes, les accusations dont ils les chargent, les dénégations ou la jactance des accusées, je renonce à décrire, et je déclare que ce n'est pas de ceux-là que je veux parler, mais de ceux que nous disions tout à l'heure visés à propos de l'harmonie;

8 car ils font la même chose que les astronomes : ils cherchent les nombres des accords perçus par l'oreille, mais ils ne s'élèvent pas jusqu'aux problèmes pour se demander quels sont les nombres harmoniques et ceux qui ne le sont pas, et d'où vient entre eux cette différence.»

9 Voilà peut-être qui nous aiderait à nous défendre, si ce n'est pas sans de justes considérations que nous avons négligé la vanité de pareilles études. Examinons donc maintenant, en reprenant plus haut, les contradictions dogmatiques des philosophes de la nature dont nous avons parlé. Il existe un exposé touffu, où tous les platoniciens en même temps que les pythagoriciens et, plus anciennement encore, les physiologues, comme on les a nommés, et récemment d'autre part les modernes, péripatéticiens, stoïciens, épicuriens, trouvent rassemblées leurs opinions; c'est le traité de Plutarque intitulé Des thèses sur la nature reçues par les philosophes; j'en citerai ce qui suit :

#### *Opinions des philosophes sur les principes.*

#### Chapitre 14

1 «Thalès de Milet», un des sept Sages, «proclama que le principe des êtres était l'eau; c'est lui qui paraît avoir fondé la philosophie et de lui que l'école ionienne prit son nom; car il eut de nombreux successeurs. Après avoir philosophé en Égypte, il vint âgé à Milet. C'est de l'eau, d'après lui, que viennent toutes choses et en eau que toutes se résolvent; il part de ce premier fait que tous les vivants ont pour principe la semence, qui est humide de sa nature : il est donc vraisemblable que tout ait l'humide pour principe; en second lieu, c'est par l'humide que tous les végétaux croissent et fructifient, et s'il leur manque, ils se dessèchent en troisième lieu, le feu même du soleil et des astres se nourrit; des exhalaisons des eaux, ainsi que le monde lui-même; aussi Homère énonce-t-il cette sentence à propos de l'eau : *Océan qui donne naissance à tous les êtres.*»

Voilà pour Thalès.

2 «Anaximandre de Milet dit que les êtres ont pour principe l'infini; car c'est de lui que tout devient et en lui que tout se perd; c'est pourquoi il naissait des mondes infinis, qui à nouveau se perdaient en ce qui leur donnait naissance. Il indique d'ailleurs pourquoi l'infini existe : afin que la génération primordiale ne fasse jamais défaut. Mais il a le tort, lui aussi, de ne pas dire ce qu'est l'infini, si c'est l'air, l'eau, la terre ou d'autres corps; il a donc celui de poser la matière en supprimant la cause efficiente; car l'infini n'est pas autre chose que la matière; or la matière ne peut être en acte, si l'on ne suppose l'agent.

3 Pour Anaximène de Milet, le principe des êtres est l'air; car c'est de lui que tout devient et en lui qu'à nouveau tout se résout. Notre âme, par exemple, est air; car elle nous enferme comme le souffle et l'air enveloppent tout l'univers, et l'on emploie comme synonymes air et

souffle. Mais il a le tort, lui aussi, de croire simples et homogènes l'air et le souffle dont sont faits les vivants : il n'est pas possible que la matière soit le seul principe des êtres, il faut poser encore la cause efficiente; par exemple l'argent ne suffit pas pour devenir la coupe, s'il manque l'agent, en l'espèce l'orfèvre; de même pour le bronze, le bois et toute autre matière.

4 Pour Héraclite et Hippiasos de Métaponte, le principe des êtres est le feu; car, d'après eux, c'est du feu que tout devient et en feu que tout finit; quand il s'éteint, tous les éléments s'ordonnent : d'abord sa partie la plus épaisse, rassemblée sur elle-même, devient terre; quand ensuite la terre se détend naturellement sous l'action du feu, elle produit l'eau, puis, réduite en vapeur, devient air. En sens inverse, le monde et tous les corps, sous l'action du feu, sont consumés par la conflagration. Le principe est donc le feu, puisque tout vient de lui et que finalement en lui se résolvent toutes choses.

5 Selon Démocrite, qu'après un temps fort long suivit Épicure, les principes des êtres sont des corps insécables perceptibles par la raison, sans participation au vide, inengendrés, incorruptibles, infrangibles, incapables de prendre une figure formée de parties, inaltérables, mais perceptibles par la raison; ils se meuvent dans le vide et par le vide; le vide est lui-même infini, comme les corps; ceux-ci ont trois accidents : formes, grandeur, pesanteur. Mais alors que Démocrite parlait de grandeur et de forme, à ces deux qualités Épicure en a ajouté une troisième, la pesanteur; nécessairement, dit-il, les corps se meuvent sous le choc de la pesanteur, car autrement ils resteraient immobiles. Les formes des atomes sont saisissables, mais non infinies : il n'en est pas qui ressemble à un hameçon, à une trière, à un anneau; car ces formes peuvent se rompre, tandis que les atomes sont impassibles, infrangibles; et ils ont des formes propres perceptibles par la raison. Et si l'atome a reçu ce nom, ce n'est pas qu'il soit la dernière molécule, mais c'est qu'il est insécable, étant impassible et sans participation au vide; de sorte que si l'on parle d'atome, on dit infrangible, impassible, sans participation au vide. Que l'atome existe, c'est clair; échappent aussi au vide en effet, les éléments, les vivants et la monade.

6 Empédocle fils de Méton, d'Agrigente, admet quatre éléments, le feu, l'air, l'eau, la terre; deux principes et puissances, amitié et haine, dont l'une fait l'unité, l'autre la division; et il s'exprime ainsi :

*Ces quatre racines de tous les êtres, commence par les apprendre :  
Zeus étincelant, Héra nouricière, Aïdoneus  
et Nèstis, qui de ses larmes fait couler la source mortelle.*

Il entend par Zeus l'ardeur éthérée; par Héra nouricière, l'air, par Aïdoneus, la terre; par Nèstis et la source mortelle : si l'on veut, la semence et l'eau.»

7 Si grand était le désaccord des premiers philosophes de la nature, et telle leur opinion sur les principes, parmi lesquels ils n'ont mis ni Dieu, ni créateur, ni démiurge, ni aucun auteur de l'univers, ni non plus les dieux ni des forces incorporelles, pas de natures intellectuelles, pas d'essences raisonnables ni rien absolument de ce qui échappe aux sens.

8 En tout cas Anaxagore est le seul et le premier des Grecs dont on rappelle qu'il a traité des principes et proclamé l'Intellect cause universelle; on dit au moins qu'il a, plus que tout autre de ses devanciers, admire les sciences naturelles : pour elles, il laissa paître les moutons sur ses terres et, le premier des Grecs, détailla la question des principes; car il ne se contenta pas, comme ses devanciers, de se prononcer sur l'essence du Tout : il en rechercha aussi le moteur.

9 «A l'origine, dit-il, toutes choses étaient confondues mais l'Intellect intervint, qui les amena du désordre à l'ordre.» L'étonnant, c'est que cet homme qui, le premier chez les Grecs avait professé cette théologie, passa aux yeux des Athéniens pour un athée, parce qu'il défiait non pas le soleil mais l'auteur du soleil, et faillit mourir lapidé.

10 A ce qu'on dit, d'ailleurs, il ne garda pas, lui non plus, ce dogme intact : après avoir mis l'Intellect au-dessus de tout, il ne rendit plus compte de la nature des êtres selon l'intelligence et la raison; écoute, par exemple, ce que, dans le *Dialogue sur l'âme* de Platon, Socrate reproche à notre homme :

*De l'opinion d'Anaxagore.*

## Chapitre 15

1 «Or voici qu'un jour j'entendis faire une lecture dans un livre qui était, dit-on, d'Anaxagore et où était tenu ce langage : *C'est l'Intellect qui met tout en ordre, c'est lui qui est cause de toutes choses.* Une telle cause fit ma joie; il me sembla qu'il y avait, en un sens, avantage à faire de l'Intellect une cause universelle; s'il en est ainsi, pensai-je, cet Intellect

ordonnateur, qui justement réalise l'ordre universel, doit aussi disposer chaque chose en particulier de la meilleure façon qui se puisse :

2 voudrait-on donc, pour chacune, découvrir la cause selon laquelle elle naît, périt ou existe ? ce qu'il y aurait à découvrir à son sujet, c'est selon quoi il est le meilleur pour elle, soit d'exister, soit de subir ou de produire quelque action que ce soit. Or, en partant de cette idée, il n'y a absolument rien, me dis-je, qu'il soit intéressant pour un homme d'avoir en vue dans la recherche, en ce domaine-là comme dans les autres, sinon la perfection et l'excellence; et il est nécessaire que pareillement il ait aussi connaissance du pire, attendu que ce sont les objets d'un même savoir.

3 Ces réflexions donc me comblaient d'aise : je me figurais avoir découvert le maître selon mon coeur, capable de m'enseigner la cause de tout ce qui est. Oui, Anaxagore va me faire comprendre si, en premier lieu, la terre est plate ou ronde, et, après me l'avoir exposé, il m'en expliquera en détail la cause et la nécessité; puisqu'il dit ce qui vaut mieux, il dira aussi que pour la terre telle forme valait mieux. S'il me dit ensuite qu'elle est au centre, il m'expliquera aussi en détail comment il valait mieux qu'elle fût au centre. Bref, il n'y avait qu'à me le révéler, et j'étais tout prêt à ne plus souhaiter d'autre espèce de causalité !

4 Naturellement, pour le soleil j'étais aussi tout prêt à m'instruire de même, et pour la lune encore, et pour le reste des astres, tant au sujet de leurs vitesses relatives que de leurs retours et de leurs autres vicissitudes; oui, comment enfin, pour chacun, il vaut mieux produire ou subir en fait ces choses-là; pas un instant, en effet, il ne me serait venu à la pensée que, déclarant tout cela mis en ordre par l'intellect, il eût à ce propos mis en avant une cause autre que celle-ci : la meilleure manière d'être pour tout cela, c'est précisément la manière d'être de tout cela;

5 du moment donc qu'il attribue la causalité à chaque chose comme à toutes ensemble, il va, comme je me l'imaginai, expliquer aussi en détail ce qui pour chacune est le meilleur et ce qui est le bien commun de toutes. Ah ! pour beaucoup je n'aurais pas cédé mes espérances ! Avec quelle ardeur au contraire je me saisis du livre ! Je le lisais le plus vite possible, afin de savoir au plus vite le meilleur et le pire.

Eh bien ! adieu la merveilleuse espérance ! Je tombai de mon haut ! Avançant dans ma lecture, je vois un homme qui ne fait rien de l'intellect, qui ne lui impute aucun rôle dans les causes particulières de l'ordre des choses, qui par contre allègue à ce propos des actions de l'air, de l'éther, de l'eau, et mille autres explications déconcertantes.

6 Or son cas, me sembla-t-il, était tout pareil à celui de quelqu'un qui, après avoir dit que dans tous ses actes Socrate agit avec son intellect, se proposant ensuite de dire les causes de chacun de mes actes, les présenterait ainsi : Pourquoi, d'abord, suis-je assis en ce lieu ? C'est parce que mon corps est fait d'os et de muscles; que les os sont solides et ont des commissures qui les séparent les uns des autres, tandis que les muscles, dont la propriété est de se tendre et de se relâcher, enveloppent les os avec les chairs et avec la peau qui maintient l'ensemble;

7 par suite donc de l'oscillation des os dans leurs emboîtements, la distension ou la tension des muscles me rend capable, par exemple, de fléchir à présent ces membres; et voilà la cause en vertu de laquelle, plié de la sorte, je suis assis en ce lieu. S'agit-il maintenant de l'entretien que j'ai avec vous ? Il serait question d'autres causes analogues; à ce propos on alléguerait l'action des sons de la voix, de l'air, de l'audition, mille choses encore de ce genre; et l'on n'aurait cure de nommer les causes véritables, que voici : puisque les Athéniens ont jugé meilleur de me condamner, pour cette raison même, moi, à mon tour, j'ai jugé meilleur d'être assis en ce lieu, c'est-à-dire plus juste de subir, en restant où j'étais, telle peine qu'ils m'infligent.

8 Oui, par le chien ! il y a beau temps, je pense, que ces muscles et ces os pourraient être du côté de Mégare ou de la Béotie, portés par une certaine conception du meilleur, si je n'avais cru plus juste et plus beau de préférer à l'exil et à la fuite l'acceptation, due à la cité, de quelque peine que ce fût.

9 Donner toutefois le nom de causes à des choses pareilles est un comble d'extravagance. Dit-on au contraire que, sans la possession d'os, de muscles, de tout ce qu'en plus j'ai à moi, je ne serais pas à même de réaliser mes desseins ? Bon, ce serait la vérité. Mais dire que c'est à cause de cela que je fais ce que je fais, et qu'en le faisant j'agis avec mon intellect, non cependant pour avoir choisi le meilleur, ce serait en prendre plus que largement à son aise avec le langage.»

10 Sur quoi, il poursuit :

«La conséquence, c'est qu'un tel, ayant entouré la terre d'un tourbillon, veut que ce soit le ciel qui la maintienne en place, tandis que pour un autre elle est une sorte de large huche à laquelle l'air sert de base et de support; quant à la puissance par laquelle la meilleure disposition possible pour les choses est celle qui est en fait réalisée, cette puissance, ils ne la cherchent pas;

et ils ne croient pas qu'elle contienne une force divine; ils pensent pou voir un jour découvrir quelque Atlas plus fort que celui de nos légendes, et plus capable de supporter le monde; autrement dit, le bien, qui est aussi obligation, pour eux ne lie et ne supporte absolument rien.»

11 Voilà ce que dit Socrate de l'opinion d'Anaxagore. Le successeur d'Anaxagore, à la fois de son école et de sa doctrine, fut Archélaüs; et c'est d'Archélaüs que Socrate, dit-on, fut l'auditeur. Toutefois d'autres «physiciens», contemporains d'Anaxagore, Xénophane et Pythagore, ont philosophé sur l'indestructibilité de Dieu et l'immortalité de l'âme; c'est d'eux et après eux que sont nées les sectes philosophiques grecques, quand les uns se furent attachés à ceux-ci, d'autres à ceux-là, et que d'autres encore eurent imaginé des opinions personnelles. De nouveau, en tout cas, Plutarque décrit leurs conceptions des dieux, de la façon suivante :

*Opinions des philosophes sur les dieux.*

Chapitre 16

1 «Certains philosophes, comme Diagoras de Milet, Théodore de Cyrène et Évhémère de Tégée nient absolument l'existence des dieux; à cet Évhémère fait allusion aussi Callimaque de Cyrène dans ses *lambes* ... Quant au poète tragique Euripide, il refusa de se trahir, par crainte de l'Aréopage; mais il insinua cette opinion en la faisant tenir à Sisyphes et en patronant les vues de celui-ci;»

2 Là-dessus il produit à nouveau Anaxagore, dont il dit qu'il a le premier conçu Dieu correctement; il s'exprime ainsi :

«D'après Anaxagore, il y avait au commencement les corps immobiles; l'intellect divin les mit en ordre et fit naître toutes choses; Platon, lui ne se représenta pas les premiers corps comme immobiles, mais comme mus d'un mouvement désordonné; aussi le Dieu, dit-il, observant que l'ordre vaut mieux que le désordre, les ordonna.»

3 Sur quoi il ajoute :

«Ils se trompent tous les deux en voulant que le dieu s'occupe des choses humaines et pour cette raison organise le monde; car le vivant bienheureux et indestructible, rempli de tous les biens et à l'abri de tout mal, est tout entier à maintenir son bonheur et son indestructibilité propres, sans préoccupation des affaires humaines; or il serait malheureux, s'il devait, comme un tâcheron et un artisan, porter le poids et le souci de l'organisation du monde.

4 De plus, ce dieu dont ils parlent, ou bien il n'était pas auparavant, lorsque les corps existaient sans mouvement ou qu'ils se mouvaient en désordre, ou il dormait ou veillait ou ne faisait ni l'un ni l'autre. Or la première hypothèse est inadmissible – comment le dieu serait-il éternel ? –, et de même la seconde : si de tout temps le dieu dormait, il était mort; car un sommeil éternel, c'est la mort; mais le dieu n'est pas susceptible de sommeil; car ce qui est immortel et proche du dieu est exempt de sommeil.

5 Le dieu était-il éveillé ? Ou bien sa béatitude n'était pas parfaite ou il était au comble de la félicité; mais dans la première hypothèse le dieu n'était pas heureux, car un manque de félicité exclut la béatitude; dans la seconde non plus : s'il ne manquait de rien, il était voué à de vaines entreprises. Et comment, si le dieu est et que sa pensée régit les affaires humaines, la fausseté réussit-elle tandis que la vertu éprouve le contraire ? Agamemnon, qui était à la fois *noble roi et puissant guerrier*, succomba aux ruses de deux amants adultères; son parent Héraclès, qui avait purgé la vie humaine de tant de fléaux, succomba à la ruse magique de Déjanire.

6 Pour Thalès, le monde est le dieu. Pour Anaximandre, les astres sont des dieux célestes. Démocrite fait de l'âme du monde un dieu sphérique enflammé. Pythagore en fait un de l'âme primitive et du Bien, qui est la nature de l'Un, l'intellect lui-même; il fait un démon de la dyade indéfinie et du mal, sites du multiple matériel.»

7 Entends maintenant ce que, dans la suite, professaient les jeunes générations :

«Socrate et Platon voient l'Un dans l'homogène, le monadique, le Bien réellement existant; tous ces noms visent à désigner l'intellect; l'intellect dieu est donc un genre transcendant c'est-à-dire sans mélange d'aucune matière ni alliage de quoi que ce soit de passible.

8 Pour Aristote, le dieu suprême est une forme transcendante installé sur la sphère du Tout, qui est un corps éthéré, celui qu'il appelle le cinquième; quand cet élément se divise en sphères que la nature met en contact mais que la raison sépare, il tient que chacune de ces sphères est un vivant composé de corps et d'âme : le corps est éthéré et se meut circulairement · l'âme est raison sans cesse en mouvement, cause du mouvement en acte.

9 Les stoïciens professent un dieu intellectuel, feu artiste, qui suit son chemin pour produire le monde, lequel comprend toutes les raisons séminales selon lesquelles chaque chose

naît en vertu de la fatalité; c'est un souffle qui pénètre le monde en sa totalité et reçoit divers noms en traversant toute la matière par laquelle il passe; ce sont des dieux aussi que le monde, les astres, la terre, et ce qui est au-dessus de tout, l'intellect dans l'éther.

10 Pour Épicure, les dieux ont forme humaine, mais c'est à la raison qu'ils sont tous visibles en vertu de la subtilité des images; il pose d'ailleurs quatre autres natures de genre indestructible : les atomes, le vide, l'infini, les simulacres, qu'il appelle homoeoméries et éléments.»

11 Telles sont les divergences et dissensions des «physiologues» sur Dieu; parmi eux, comme l'établit le raisonnement, Pythagore et Anaxagorç, Platon et Socrate ont les premiers placé au-dessus du monde un intellect et un dieu; mais ce sont de vrais enfants qu'ils s'avèrent chronologiquement, étant nés aux temps où les antiquités hébraïques produisaient leurs derniers récits.

12 Car elle n'était pas fort ancienne chez tous les Grecs et ceux qui, bien auparavant, avaient introduit la superstition polythéiste chez les Phéniciens et les Égyptiens, la connaissance du Dieu de l'univers, que, les premiers des Grecs, Anaxagore et ses émules ont professée. Sans doute, la superstition polythéiste dominait toutes les nations; mais, à ce qu'il semble, elles ne possédaient pas la vraie théologie, seulement celle que les témoignages rapportent, comme à ses tout premiers auteurs, aux Égyptiens et aux Phéniciens.

13 Celle-ci ne prenait pour dieu en aucune façon des dieux ou des puissances divines, mais des hommes qui depuis longtemps gisaient parmi les morts, comme l'a démontré depuis longtemps la parole de vérité. Reprenons donc à nouveau ce propos; puisque certains «physiologues» fondaient tout sur les sens, alors que d'autres, par contre, s'opposaient à eux, comme Xénophane de Colophon et Parménide d'Élée, qui supprimaient les sens et prétendaient qu'il n'y avait dans les sensations rien de saisissable, qu'il ne fallait donc se fier qu'à la raison, examinons les objections qu'on leur a faites.

*Contre Xénophane et Parménide, qui abolissent les sensations. Extrait du livre VIII de l'Histoire de la philosophie d'Arisioclès.*

## Chapitre 17

1 «D'autres survinrent, qui élevèrent contre ceux-là l'avis contraire; car pour eux il faut abattre les sens et l'imagination et se fier exclusivement à la seule raison; c'est ce qu'auparavant soutenaient Xénophane, Parménide, Zénon et Mélissos, plus tard Stilpon et les mégariques; par suite, estimaient-ils, l'être est un, ce qui est autre n'est pas; rien absolument ne naît ni ne périt ni ne se meut.

2 Contre eux nous saurons philosopher plus longuement; pour l'heure contentons-nous de ceci : nous pourrions dire que si notre raison est l'élément le plus divin, nous avons néanmoins besoin aussi du sens, comme, en vérité, du corps. Et que le sens atteint naturellement le vrai, c'est évident; car il est impossible qu'à sentir on n'éprouve pas une impression; et en éprouvant cette impression on la connaîtra; c'est donc aussi une connaissance que la sensation.

3 Or, si la sensation est une impression, et si tout ce qui éprouve une impression l'éprouve du fait d'un agent, ce sera tout autre chose de l'agent et du patient. Ainsi, il y aura d'abord cc que l'on dit autre, comme la couleur et le son; ensuite, l'être ne sera pas un; il ne sera pas non plus immobile; car la sensation est mouvement.

4 Et c'est pourquoi un chacun veut avoir des sens conformes à la nature, parce que, j'imagine, il se fie à ceux qui sont sains plus qu'à ceux qui sont malades; c'est donc à juste titre que nous en avons, enfoui en nous, un terrible amour; personne, certes, à moins d'être fou, ne choisirait de perdre un seul sens pour que lui adviennent tous les autres biens.

5 Il faudrait vraiment que ceux qui calomnient les sens et croient les avoir en vain disent ce que Pandare, chez Homère, dit de son arc :

Je veux que, ce même jour, un autre me tranche la tête  
si cet arc-là, je ne le jette pas au feu flamboyant.  
après l'avoir brisé de mes propres mains,  
puisqu'il me suit partout, sans m'être bon à rien,

et qu'après cela ils annulent toutes leurs sensations; car de cette façon on les croirait, s'ils démontraient par le fait qu'ils n'en ont nul besoin.

6 Maintenant c'est précisément là le plus étrange : eux qui prétendent en parole qu'elles sont inutiles, en fait ils ne cessent d'en user le plus souvent.

7 Voici que Mélissos, voulant démontrer que de ces phénomènes visibles aucun n'existe réellement, le montre par les phénomènes eux-mêmes; il dit en effet : *S'il existe de la terre, de l'eau, de l'air, du feu, du fer, de l'or, et qu'une chose soit vivante, une autre morte, et noire ou blanche, et ainsi du reste dont les hommes affirment la vérité, et que nous voyions et entendions correctement, l'être devrait être tel qu'il nous est d'abord apparu, et ne pas changer, ne pas devenir autre; chaque chose devrait être semblable à ce qu'elle est; or nous affirmons voir, entendre, comprendre correctement, et il nous semble que le chaud devient froid, le froid chaud; le dur, mou, et le mou, dur.*

8 S'il tenait ce propos et bien d'autres du même genre, on aurait toute raison de lui demander : Eh bien ! que c'est chaud et ensuite devient froid, n'est-ce pas par la sensation que tu l'as appris ? Et de même pour le reste. Je le répète, tout ce qu'on découvrirait

9 N'insistons pas : de pareils raisonnements ont suffisamment rendu leurs comptes; au vrai, ils se sont évanouis, comme si on ne les avait même aucunement tenus. Dès lors nous ne craignons pas de proclamer philosophie authentique celle qui admet les sensations et la raison pour la connaissance des choses.»

10 Voilà pour l'école de Xénophane, qu'on dit contemporain de Pythagore et d'Anaxagore. Xénophane eut pour auditeur Parménide; celui-ci Mélissos, qui eut Zénon, qui eut Leucippe, qui eut Démocrite, qui eut Protagoras et Nessas. Nessas eut Métrodore, celui-ci Diogène, Diogène Anaxarque. Anaxarque eut pour disciple Pyrrhon, qui fonda l'école appelée «des sceptiques»; ceux-ci également décidaient qu'il n'y avait absolument rien, ni dans le sens, ni dans la raison, de saisissable et suspendaient en tout leur jugement. Comment les réfutaient leurs adversaires, c'est ce qu'enseigne l'ouvrage précité, où il est dit textuellement :

*Contre les pyrrhoniens, appelés sceptiques ou encore suspensifs, selon lesquels rien n'est saisissable.*

## Chapitre 18

1 «Il faut avant tout examiner notre propre connaissance; car si nous ne pouvons rien connaître naturellement, il n'est plus nécessaire de considérer le reste.

2 Or il y a eu parmi les anciens des tenants de cet avis, qu'a contredits Aristote. De pareils propos ont illustré aussi Pyrrhon d'Élis; mais il n'a rien laissé par écrit, et c'est son disciple Timon qui dit que si l'on veut être heureux il faut s'attacher à ces trois points : d'abord, quelle est la nature des choses; en second lieu, quelles dispositions nous devons entretenir à leur égard; enfin, ce qu'on gagnera à se comporter ainsi.

3 Quant aux choses, Pyrrhon, selon lui les montrait également indifférentes, incertaines, indéterminables, en suite de quoi nos sensations ou nos opinions n'étaient ni vraies ni fausses; aussi ne fallait-il pas leur accorder créance, mais rester sans opinion, sans inclination, inébranlables, en disant de chaque chose : Il n'est pas plus vrai qu'elle soit qu'il n'est vrai qu'elle n'est pas; ou : Elle est et n'est pas; ou : Il n'est vrai ni qu'elle soit ni qu'elle ne soit pas;

4 le fruit de pareilles dispositions, d'après Timon, sera d'abord la réticence, puis l'ataraxie, et, pour Énèsidème, le plaisir.

5 Voilà l'essentiel de leurs dires; voyons s'ils disent correctement. Puisque, d'après eux, toutes choses sont également indifférentes et qu'en conséquence ils interdisent de s'attacher à rien ou d'avoir une opinion, on serait fondé, je pense, à leur demander si c'est une erreur de trouver des différences, ou non; car, assurément, si l'on se trompe, c'est qu'on ne juge pas correctement; il leur faut donc dire que certains ont sur les choses des opinions fausses, tandis que ce seraient eux qui diraient la vérité; et ainsi il y aurait du vrai et du faux; mais si nous n'errons pas, nous la multitude, à croire que les êtres diffèrent, que leur prend-il de nous reprendre ? Ce sont eux qui seraient dans l'erreur à estimer qu'il n'existe pas de différences.

6 En outre, si nous leur accordions que toutes choses sont également indifférentes, eux non plus, évidemment, ne différeraient pas de la multitude. Quelle serait donc leur sagesse ? Et pourquoi Timon blâme-t-il tous les autres, pour ne célébrer que Pyrrhon ?

7 Davantage, si toutes choses sont également indifférentes et que par suite il ne faille avoir aucune opinion, là non plus il n'y aura pas de différence; je veux dire différer et ne pas différer, entre avoir une opinion ou n'en point avoir. Pourquoi, en effet, est-il plus vrai que cela soit ou ne soit pas ? Ou, comme dit Timon, pourquoi oui, pourquoi non, et ce 'pourquoi' lui-même, pourquoi ? Il est donc évident que c'en est fait de la recherche; alors, qu'ils mettent fin à ces embarras, car leur folie actuelle leur fait dépasser leur technique : d'une part ils nous enjoignent

de ne pas avoir d'opinion, de l'autre ils nous prescrivent d'en avoir une, disant qu'il ne faut rien affirmer et ensuite affirmant eux-mêmes; ils ne veulent pas qu'on accorde à personne son adhésion et prescrivent qu'on les croie; puis, quand ils prétendent ne rien savoir, ils réfutent tout le monde au nom de leur science.

8 Ces gens qui proclament l'incertitude de tout, il leur faut, de deux choses l'une, ou se taire ou affirmer en parlant. Là-dessus, s'ils se tiennent en paix, il n'y aura évidemment contre eux aucun recours; mais s'ils affirment quelque chose, ce sera forcément pour dire que c'est ou ce n'est pas, comme en ce moment, par exemple, que tout est inconnu et objet seulement d'opinion, que rien n'est connaissable.

9 Or quiconque prononce cet axiome ou bien montre la chose, et on peut la comprendre à l'audition, ou bien on ne le peut; mais s'il ne la montrait pas, il n'y aurait ainsi absolument aucune communication avec un tel homme; et s'il la signifiait, il lui faudrait de toute façon préférer des paroles ou indéterminées ou déterminées; indéterminées, il n'y aurait plus moyen de lui parler, car de l'indéterminé il n'est pas de connaissance; mais que soient déterminées les démonstrations ou au moins l'une d'elles, celui qui parle ainsi définit et juge; comment alors tout serait-il inconnaissable et indéterminable ? Et si l'on dit que la même chose est et n'est pas, d'abord ce sera la même chose du vrai et du faux, ensuite on parlera sans parler, en usant du discours on abolira le discours, et de plus, tout en reconnaissant que l'on ment, on se prétendra digne de créance.

10 Mais il vaut la peine de rechercher pour quelles raisons ils déclarent toutes choses incertaines; car ils doivent savoir, auparavant ce que peut bien être le certain : cela leur permettrait de dire que les choses ne le sont pas; il faut savoir d'abord ce qu'est affirmer, puis ce qu'est nier; mais s'ils ignorent ce qu'est le certain, ils ne sauront pas non plus ce qu'est l'incertain.

11 Maintenant quand Énésidème, dans son *Esquisse*, expose les neuf figures – il lui en faut ce nombre pour essayer de démontrer l'incertitude des choses –, dirons-nous qu'il en parle en connaissance de cause ou par ignorance ? Il dit qu'il y a des différences parmi les vivants, parmi nous-mêmes, dans les cités, les vies, les mœurs les lois; il dit que nos sens sont faibles et que bien des causes extérieures détruisent la connaissance, distances, grandeurs, mouvements; que les dispositions ne sont pas les mêmes dans la jeunesse et la vieillesse, la veille et le sommeil, la santé et la maladie; que nous ne percevons rien de simple ni de pur;

12 car tout ce qu'on dit ne l'est que relativement et confusément. Devant ces subtilités, dis-je, et d'autres du même genre, on se plairait à demander si on prête aux choses un tel mode en connaissance de cause ou par ignorance; car s'il ne savait pas, comment le croirions-nous ? Et s'il avait la connaissance, il apparaîtra complètement stupide à déclarer tout incertain dans le temps où il prétend le savoir.

13 D'ailleurs, quand ils font cet exposé, ils ne font qu'induire en montrant ce que sont les phénomènes et les cas singuliers; or c'est là ce qui est et qu'on appelle foi; si donc ils donnent à celle-ci leur assentiment, il est clair qu'ils opinent; et s'ils ne croient pas nous leur refuserons notre attention.

14 Timon, dans son *Python*, raconte, au long et au large, qu'il avait rencontré Pyrrhon sur la route de Delphes, près du sanctuaire d'Amphiaraios, et qu'ils avaient échangé quelques propos. Là-dessus, qui se serait trouvé à ses côtés lorsqu'il était en train d'écrire n'aurait-il pas eu raison de lui dire : Pourquoi, mon pauvre, te tourmenter à écrire cela et à raconter ce que tu ne sais pas ? Car lequel est le plus vrai que tu l'as rencontré ou non, que vous avez conversé ou non ?

15 Et lui-même, cet admirable Pyrrhon, savait-il pourquoi il allait voir les jeux pythiques ? Ou bien, comme les fous, errait-il sur la route et, quand il commença de s'en prendre aux hommes et à leur ignorance, affirmerons-nous qu'il disait vrai ou non que Timon en fut impressionné et approuva ses dires, ou n'y prêta pas attention ? Car s'il n'y crut pas, comment de chœreute devint-il philosophe et demeura-t-il l'admirateur de Pyrrhon ? Et s'il avait approuvé ces dires, il agirait étrangement en philosophant pour son compte tout en nous l'interdisant.

16 D'un mot, à voir les *Silles* de Timon, ses malédictions contre l'ensemble des hommes, les longues tirades d'Énésidème et tout ce flot de paroles, on se demanderait ce que cela signifie pour eux. Si c'est dans la pensée de nous rendre meilleurs qu'ils ont écrit cela et croient devoir confondre tout le monde pour mettre fin à nos bavardages, ils veulent, apparemment, que nous sachions la vérité et comprenions que les choses sont ce que les juge Pyrrhon; en sorte que, à condition de les croire, de pires nous deviendrions meilleurs, en nous décidant pour le plus utile et en accueillant ceux qui disent mieux.

17 Comment donc les choses pourraient-elles être également indifférentes et indéterminables ? Et comment nous passerions-nous d'assentiment et d'opinion ? Et s'il n'y a

aucune utilité dans les paroles, pourquoi nous tourmentent-ils ? Ou pourquoi Timon dit-il : *Certes, avec Pyrrhon ne rivaliserait aucun mortel ?*

Car on n'admirerait pas plus Pyrrhon que les fameux Coroebos ou Mélétidès, qui passent pour avoir eu le prix de la folie.

18 Il faut aussi considérer ceci : quel citoyen, quel juge, quel conseiller, quel ami, ou finalement quel homme serait un pareil individu ? Devant quels forfaits reculerait-il, lui qui ne regarde rien comme vraiment mal ou honteux, juste ou injuste ? Car qu'on n'aille pas dire que ces gens-là craignent les lois et les châtements, avec l'insensibilité et l'ataraxie dont ils se targuent.

19 Timon dit encore de Pyrrhon :

*Voilà comme j'ai vu ce modeste, indomptable  
à tout ce qui vous dompte, mortels obscurs ou illustres  
races frivoles des peuples, qu'alourdissent de toutes parts  
souffrances, opinion, vaine législation.*

20 Mais quand ils tiennent ce sage propos, qu'il faut vivre en suivant la nature et les coutumes, sans donner à rien son assentiment, ils sont bien naïfs; car si rien d'autre ne le mérite, il faut au moins l'accorder à ce principe et admettre qu'il en va ainsi; mais pourquoi est-il plus vrai qu'il faille suivre la nature et les coutumes ou qu'il ne le faille pas, si nous ne savons rien et n'avons aucun critère ?

21 Car il est parfaitement stupide de dire : comme les drogues purgatives s'éliminent avec les déchets de même le raisonnement qui tient tout pour incertain se détruit avec les autres; car s'il se réfutait lui-même, ce seraient sornettes que de s'en servir; ils feraient mieux de rester tranquilles, sans même ouvrir la bouche.

22 D'ailleurs il n'y a rien de commun entre la drogue purgative et leur raisonnement : la drogue s'élimine et ne reste pas dans le corps, tandis que leur raisonnement doit demeurer identique dans l'âme et être toujours cru – car seul il est capable d'empêcher l'assentiment.

23 Et qu'on ne puisse être sans opinion, en voici une preuve : le sujet sentant ne peut pas ne pas sentir; or sentir, c'était avoir une connaissance; et qu'on se fie à la sensation, c'est évident pour tous; pour voir plus exactement en effet, on se frotte les yeux, on s'approche, on se fait un écran.

24 D'autre part, nous savons que nous jouissons et souffrons; car celui que l'on cautérise ou que l'on incise ne peut l'ignorer. Et les souvenirs et réminiscences, qui nierait qu'ils ne comportent une pensée ? Car que dirait-on des notions communes, qu'un tel être est un homme, ou encore des sciences et des arts ? Rien de tout cela n'existerait, si nous n'avions le pouvoir naturel de penser. Mais je passe le reste : que nous croyions leurs dires ou que nous leur refusions créance, il faut nécessairement, de toute manière, opiner.

25 Maintenant, qu'il est impossible de philosopher de cette façon, c'est manifeste; que c'est contre la nature et contre les lois, voyons-le de ce biais : si en réalité les choses étaient telles, que nous resterait-il, sinon de vivre comme dans le sommeil, au hasard et follement ? De la sorte, ils ne feraient que radoter, les législateurs, les stratèges, les éducateurs; mais il me semble à moi que tous les autres hommes vivent selon la nature, que seuls sont gonflés d'orgueil ou plutôt fous furieux ceux qui délirent ainsi.

26 En voici encore une bonne preuve : Antigone de Carystos, leur contemporain et leur biographe, rapporte que Pyrrhon, poursuivi par un chien, se réfugia sur un arbre et devant les railleries des assistants, dit qu'il était difficile de dépouiller l'homme. Philistè, la soeur de Pyrrhon, faisait un sacrifice; comme un de leurs amis, qui avait promis d'y subvenir, ne tenait pas sa parole, Pyrrhon acheta la victime, tout en colère et à l'ami, qui lui reprochait de ne pas être dans ses actes en harmonie avec ses discours ni à la hauteur de son indifférence il répondit : quand il s'agit d'une femme, en tout cas, à quoi bon en faire montre ? Pourtant l'ami aurait été fondé à répartir : Vain que tu es, il le faut pour une femme, pour un chien, à propos de tout, si ces discours te sont de quelque utilité.

27 Il convient encore de savoir quels furent ses émules et de qui il le fut lui-même. Donc Pyrrhon devint le disciple d'un certain Anaxarque, qui commença par être peintre, sans grand succès; ensuite, ayant lu les livres de Démocrite, il ne découvrit ni n'écrivit rien de bon, il parla mal de tous, des dieux comme des hommes; plus tard, il s'entoura de cette enflure quitte à s'appeler modeste, et ne laissa rien par écrit.

28 Il eut pour disciple Timon de Phlonte, qui au début dansait dans les théâtres; ensuite, après l'avoir rencontré, il composa des parodies méchantes et bouffonnes, où il calomnia tous les philosophes antérieurs; car c'est lui qui écrivit les *Silles* et qui dit :

*Hommes infortunés, tristes opprobres de la terre, qui n'êtes que ventres !  
De quelles querelles, de quels gémissements vous êtes nés !*

et :

*Hommes, outres pleines de creuse suffisance !*

29 Alors que personne ne s'était soucié d'eux, comme s'ils n'avaient absolument pas existé, voilà que tout récemment, à Alexandrie d'Égypte, un certain Énésidème entreprit de ranimer ces balivernes. Tels sont à peu près les représentants les plus en vue de cette voie;

30 qu'on la nomme, en effet, secte ou jargon, de quelque nom qu'on la désigne, nul homme de sens, évidemment, ne saurait la trouver droite; car pour moi je refuserais même de l'appeler philosophie, quand elle sape les principes mêmes qui permettent de philosopher.»

31 Voilà pour ceux que l'on estime suivre Pyrrhon en philosophie; des objections voisines s'adresseraient aux disciples d'Aristippe de Cyrène, pour qui seules les passions sont saisissables. Socrate avait eu pour compagnon cet Aristippe, qui fonda la secte appelée cyrénaïque; à celle-ci Épicure emprunta les bases de sa doctrine sur la fin. Or Aristippe menait une vie fort dissolue et aimait la volupté; mais il ne disserta jamais publiquement sur la fin et se contenta de dire que la substance du bonheur reposait en puissance sur les plaisirs; car à force de parler du plaisir il amena ses adeptes à soupçonner qu'il plaçait la fin dans une vie agréable.

32 Il eut pour auditeurs, entre autres, sa fille Arètè, qui eut un fils et lui donna le nom d'Aristippe; elle l'introduisit aux questions philosophiques, ce qui lui valut le surnom d'«élève de sa mère»; il définit clairement que la fin était de vivre agréablement, en précisant qu'il s'agissait du plaisir en mouvement; trois états en effet, disait-il, concouraient à notre tempérament; l'un, où nous souffrons, ressemblait à une tempête en mer; le second, où nous jouissons, pouvait se comparer à l'égalité des flots, car c'est un mouvement égal que le plaisir, à l'exemple d'un vent favorable; restait un troisième état; intermédiaire, où nous sommes sans douleur ni plaisir et qui ressemble au calme plat. C'est de ces seules passions, déclarait-il, que nous avons la perception. Voici les objections que l'on a faites à ces philosophes :

*Contre les disciples d'Aristippe, pour qui seules les passions sont saisissables, tandis que le reste est insaisissable.*

## Chapitre 19

1 «Viendraient à la suite ceux pour qui seules les passions sont saisissables; or c'est ce qu'ont dit quelques-uns des cyrénaïques. Ils prétendaient que, comme accablés d'une sorte de torpeur, ils ne savaient absolument rien, à moins qu'on ne vînt les frapper et les piquer; car si on les soumettait au feu ou au fer, ils avaient conscience d'éprouver quelque chose; mais ce qui les brûlait était-il du feu, ce qui les coupait, du fer, ils ne pouvaient le dire.

2 Là-dessus, on leur demanderait tout de suite s'ils savent au moins ceci, qu'ils ont une impression et une sensation; car faute de le savoir ils ne pourraient pas même dire qu'ils ne savent que l'impression; et s'ils ont cette connaissance, les passions ne seront pas seules à être saisissables; car la proposition *on me brûle* était discours et non impression.

3 Il faut donc supposer ensemble ces trois éléments, l'impression elle-même, l'agent et le patient; or quiconque atteint l'impression percevra forcément aussi le patient; il ne pourra, en effet, reconnaître, par exemple, que quelqu'un est réchauffé tout en ignorant si c'est lui ou le voisin; et si c'est maintenant ou l'année dernière, à Athènes ou en Égypte, vivant ou mort, ou encore comme homme ou comme pierre.

4 Il saura donc aussi ce qui produit l'impression qu'il ressent; et en effet on se reconnaît entre soi, on reconnaît chemins, villes, aliments; les artisans savent leurs outils, médecins et marins pressentent l'avenir; et les chiens trouvent la trace des bêtes.

5 Davantage, celui qui a une impression l'a forcément en l'atteignant comme sienne ou comme étrangère; comment pourra-t-il dire que ceci est plaisir, cela est peine, ou qu'à goûter, à voir, à entendre il a une impression, et cela en goûtant par la langue, en voyant par les yeux, en entendant par les oreilles ? ou comment savent-ils qu'il faut choisir ceci, fuir cela ? S'ils ne dénichent rien de tout cela, ils n'auront ni pulsion ni désir; et ainsi ils ne seraient pas même des vivants. Les plaisantes gens, qui prétendent que telle chose leur est advenue, sans qu'ils sachent comment et de quelle façon ! Ainsi, en effet, ils ne pourraient dire ni s'ils sont nés hommes ni s'ils vivent; par suite, non plus, s'ils disent ou manifestent quoi que ce soit.

6 A des hommes comme ceux-là quel langage tenir ? On s'étonnera qu'ils ignorent s'ils sont sur terre ou dans le ciel; mais ce qui est bien plus étonnant encore, c'est qu'ils ne savent pas, et cela quand ils se prétendent philosophes, si quatre ou trois sont des pluralités, combien sont un et deux; car ils ne peuvent même dire combien ils ont de doigts aux mains ni si chacun d'eux est un ou plusieurs.

7 De la sorte, ils ne sauront même pas leur propre nom, ni leur patrie, ni Aristippe; par suite, ni non plus qui ils aiment ou haïssent ni ce qu'ils désirent; et s'ils viennent à ri re ou à pleurer, ils ne pourront dire que ceci est risible, cela douloureux. Ainsi, évidemment, ils ne comprennent même pas ce que nous disons en ce moment. De telles gens ne différeront donc en rien des moustiques ou des mouches; or ces bestioles aussi connaissent ce qui est selon ou contre la nature.»

8 A qui est dans ces dispositions on peut sans doute tenir des discours infinis; ceux-là suffisent peut-être. Reste à examiner aussi les gens qui ont suivi la voie opposée, et défini qu'il fallait en tout croire les sens du corps; de ce nombre sont Métrodore de Chios et Protagoras d'Abdère.

9 De Métrodore on dit qu'il avait entendu Démocrite et déclaré principes le plein et le vide, l'un étant l'être, l'autre le non-être; son traité De la nature entre ainsi en matière : «Aucun de nous ne sait rien, pas même ce fait précis : savons-nous ou ne savons-nous pas ?», entrée en matière qui donna fâcheusement prise dans la suite à Pyrrhon; plus loin il affirme : «Toutes choses sont ce qu'on les conçoit.»

10 Protagoras, lui, passe pour avoir reçu le nom d'athée; son traité à lui, *Des dieux*, entrait ainsi en matière : «Des dieux, je ne sais ni qu'ils existent ni quelle en est la forme, car nombreux sont les empêchements à ce que je connaisse chacun d'eux.» Les Athéniens le condamnèrent à l'exil et brûlèrent publiquement ses livres en pleine agora. Puis donc que ceux-là prétendaient qu'il ne fallait croire que les sens, considérons les objections qui leur ont été faites :

*Contre les disciples de Métrodore et de Protagoras, pour qui il ne faut croire que les sens.*

## Chapitre 20

1 «Il y a eu des gens pour tenir qu'il ne faut croire que le sens et l'imagination. Certains prétendent qu'Homère insinue cela quand il érige l'Océan en principe absolu, vu que les choses sont dans un flux; à ce que nous savons, Métrodore de Chios paraît s'exprimer de même, et c'est ce qu'a dit expressément Protagoras d'Abdère.

2 D'après lui *l'homme est la mesure de toutes choses : pour celles qui sont, mesure de leur être; pour celles qui ne sont pas, mesure de leur non-être*; car telles les choses apparaissent à chacun, telles aussi elles sont; sur le reste, nous ne pouvons rien affirmer.

3 A ceux-là on répondrait comme Platon dans le *Théétète* : d'abord, si les choses sont ainsi, pourquoi donc prennent-ils pour mesure de la vérité l'homme et non le porc ou le cynocéphale ? ensuite, comment pouvaient-ils se prétendre sages, si n'importe qui est à soi-même mesure de la vérité ? ou comment réfutent-ils les autres, si ce qui paraît à chacun est vrai, et comment ignorons-nous souvent ce que nous percevons, comme lorsque nous entendons les Barbares ?

4 Davantage, quiconque a contemplé un spectacle quelconque, puis s'en souvient, celui-là sait, bien qu'il n'ait plus la sensation; et s'il tient un oeil fermé et voit de l'autre, c'est évidemment la même chose qu'il saura et ne saura pas.

5 En outre, si ce qui paraît à chacun est également vrai, mais qu'à nous 'ne paraisse pas vrai ce que disent les autres, il sera tout aussi vrai que l'homme n'est pas la mesure de toutes choses.

6 De plus, les techniciens diffèrent de ceux qui ne le sont pas, les experts des ignorants, et c'est pourquoi il y a plus de prévisions de l'avenir chez le pilote, le médecin, le stratège;

7 d'un mot, ces gens-là savent le plus et le moins, le nécessaire et le possible, ce qui est selon la nature et ce qui est contre elle. A ce compte, ce serait tout un de l'être et du non-être; car rien n'empêche que la même chose paraisse aux uns être, aux autres n'être pas; et la même chose pourrait être homme ou bois; car parfois la même chose paraît à celui-ci homme, à cet autre, bois;

8 et tout discours serait vrai, mais par là même faux; et ceux qui délibèrent ou jugent ne sauraient rien faire; le plus terrible, c'est que les mêmes gens seront bons et pervers, identiques seront le vice et la vertu. On pourrait continuer longtemps; mais en fait il n'est pas besoin de plus de discours contre qui ne croit avoir ni raison ni parole.»

9 Après quoi il poursuit : «Puisque, maintenant encore, il y a des gens pour prétendre vraies toute sensation et toute imagination, parlons un peu aussi de ceux-là. Ils craignent, semble-t-il, que s'ils disaient fausses certaines sensations ils n'auraient pas de critère ni de règle fermes et sûrs; et ils ne voient pas qu'ainsi ils arrivent aussitôt à proclamer vraies toutes les

opinions; car bien souvent ce sont elles qui commandent notre jugement, et néanmoins on tient les unes pour vraies, les autres pour fausses.

10 Ensuite, l'examen ferait voir qu'aucun des autres critères n'est constamment ni absolument infaillible, qu'il s'agisse d'une balance, d'un tour ou d'un instrument de ce genre : chacun d'eux, en tel état exact, est, en tel autre, imparfait; si l'on s'en sert de cette façon, il dit vrai; de cette autre, il ment. Davantage, si toutes les sensations sont vraies, elles ne devraient pas différer autant; car elles sont autres de près ou de loin, chez les malades et dans la santé, chez les techniciens et les profanes, les gens de sens et les insensés; celles des fous, ce serait le comble de l'absurdité que de les dire vraies, et de même pour qui voit ou entend mal; naïf serait le dicton : qui voit mal voit ou ne voit pas; on répondrait qu'il voit, mais mal.

11 Or, quand ils disent que la sensation, étant irrationnelle, n'ajoute ni n'enlève rien, on dirait qu'ils ne voient pas à leurs pieds; car à propos d'une rame dans l'eau ou de peintures ou en mille autres occasions, c'est la sensation qui trompe; aussi, en pareils cas, ce n'est pas notre intellect que nous blâmons tous, mais notre imagination; car le discours se réfute lui même quand il tient toute imagination pour vraie; de la nôtre, qui nous fait douter que toutes le soient, il démontrera assurément la fausseté; ils en viennent donc à dire toute imagination vraie et fausse.

12 D'une manière générale, ils font erreur en estimant que telles nous paraissent les choses, telles elles sont; c'est le contraire : telles elles sont naturellement, telles elles paraissent, et ce n'est pas nous qui les rendons telles, c'est qu'elles nous mettent dans certaines dispositions; aussi bien il serait ridicule, si nous forgions des concepts comme les peintres et les modeleurs font des chiots et des chimères, de les croire aussitôt réalisés et, par suite, de les imaginer comme présents et tout prêts.»

13 Ils ne parlent donc pas correctement, ceux qui affirment vraies toute sensation et toute imagination; en voilà la preuve. Mais, malgré cette situation, les épicuriens partaient encore de l'idéal d'Aristippe pour faire tout dépendre du plaisir et de la sensation, en définissant que seules les passions sont saisissables et que le plaisir est le bien final.

14 D'Épicure certains rapportent qu'il ne fut l'auditeur de personne, mais lut les écrits des anciens; d'autres, qu'il entendit Xénocrate, puis Nausiphane, qui fut le disciple de Pyrrhon. A lui aussi, on a fait des objections; examinons-les :

*Contre les épicuriens, qui font du plaisir une fin.*

## Chapitre 21

1 «Comme il y a deux sortes de connaissance, celle des choses qui nous sont extérieures et celle de ce qu'il nous faut choisir ou éviter, certains prétendent que le choix et la répulsion ont pour principes et critères le plaisir et la douleur; c'est ce qu'aujourd'hui encore disent les épicuriens; force nous est donc de considérer aussi cette question.

2 Or je suis si loin d'ériger la passion en principe et règle du bien et du mal que, d'après moi, c'est elle qui a besoin de critère; qu'elle existe, en effet, elle le montre par elle-même; mais de sa qualité il faut un autre juge; car qu'elle nous soit propre ou étrangère, la sensation l'indique; mais qu'il faille la choisir ou l'éviter, c'est l'affaire de la raison.

3 Et ils sont les premiers à dire qu'il ne faut pas accueillir tout plaisir ni écarter toute douleur; à bon droit, car les critères se révèlent eux-mêmes avec l'objet du jugement, alors que la passion ne révèle que soi. Qu'il en soit ainsi, ils en témoignent eux-mêmes : bien qu'ils tiennent tout plaisir pour un bien et toute douleur pour un mal, ils ne disent pourtant pas qu'il faille toujours choisir l'un, éviter l'autre; car la mesure se fait d'après la quantité et non d'après la qualité.

4 Or, évidemment, la quantité n'a que le raisonnement pour juge; car de ces principes : *mieux vaut supporter telles peines pour jouir de plaisirs plus grands et il importe de s'abstenir de tels plaisirs pour ne pas souffrir des douleurs plus pénibles*, comme de tous les principes semblables, c'est le raisonnement qui est juge.

5 En général, les sensations et les imaginations paraissent être en quelque sorte les miroirs et les images des choses; mais les impressions, les plaisirs, les peines, des changements et modifications de notre être; à ce compte, par la sensation et l'imagination nous regardons vers l'extérieur, tandis que le plaisir et la douleur nous tournent vers nous seuls; car nos sensations sont produites par les objets extérieurs, et tels ils sont, telles aussi ils font nos imaginations, alors que les passions tiennent leur forme de nous et de nos états;

6 aussi les mêmes choses nous paraissent-elles tantôt agréables, tantôt désagréables, et parfois plus, parfois moins. Puisqu'il en est ainsi, nous découvrirons, si nous consentons à cet

examen, que ceux-là établissent le mieux les principes de la connaissance qui admettent à la fois les sens et l'intellect.

7 Les sens ressemble aux filets, aux rets, aux autres engins de chasse; l'intellect et le raisonnement, aux chiens qui prennent la trace et font la poursuite; mais il faut estimer meilleurs philosophes ceux qui n'emploient pas les sens au petit bonheur et n'admettent pas les impressions au discernement du vrai. Certes, il ferait beau voir que, nés hommes, nous nous en remettions à des plaisirs et des peines irrationnels, en abandonnant le juge divin qu'est l'intellect.»

Voilà pour les extraits d'Aristoclès.

*Encore contre ceux qui identifient le plaisir et le bien; extrait du Philèbe de Platon.*

## Chapitre 22

1 «— Considérons donc un à un ces trois caractères pour les juger dans leur rapport au plaisir et à l'intellect, car il nous faut voir auquel des deux les assigner comme lui étant respectivement plus parents.

— C'est de la beauté, de la vérité, de la mesure que tu veux parler ?

— Oui. Prends donc d'abord la vérité, Protarque, et, l'ayant prise, regarde ces trois termes, intellect, vérité, plaisir; réfléchis longtemps et réponds-toi à toi-même si c'est le plaisir ou l'intellect qui a le plus de parenté avec la vérité.

2 — Qu'est-il besoin de temps ? La différence est grande, à mon avis. Car le plaisir est tout ce qu'il y a de plus imposteur et, comme l'on dit, aux plaisirs d'amour, qui sont apparemment les plus grands, le parjure même est assuré du pardon des dieux, ce qui montre que dans le plaisir nous sommes pareils à des enfants, sans le moindre grain de raison; l'intellect, au contraire, ou bien est identique à la vérité ou bien est ce qui lui ressemble le plus et en contient le plus.

3 — Soumets donc maintenant la mesure au même examen et considère si le plaisir en contient plus que la sagesse ou la sagesse plus que le plaisir.

— Facile encore est ce nouvel examen que tu demandes; car je crois qu'on ne trouverait rien de plus démesuré que le plaisir et les transports, de plus mesuré que l'intellect et la science.

4 — Bien parlé; mais réponds néanmoins à la troisième question.

L'intellect a-t-il selon nous plus de part à la beauté que le plaisir, et jugeons-nous l'intellect plus beau que le plaisir, ou tout le contraire ?

— Mais personne, Socrate, n'a jamais vu ou imaginé, soit en veille soit en rêve, que la sagesse ou l'intellect pussent, d'aucune façon ou sous aucun aspect, avoir été, être ou devenir laids.

— Tu as raison.

5 — Au lieu que les plaisirs, et, en somme, les plus grands, rien qu'à voir quelqu'un en train de s'y livrer, nous les découvrons si grotesques ou marqués d'une si extrême indécence que nous en prenons honte nous-mêmes, nous faisons tous nos efforts pour dérober et voiler un tel spectacle et ne le confions qu'à la nuit, comme si la lumière du jour ne devait pas le voir.

6 — Tu proclamera donc en tous lieux, Protarque, au loin par tes messagers et de vive voix dans cette assistance, que le plaisir n'est pas le premier bien ni même le second, mais que c'est d'abord sur la mesure, le mesuré, l'à-propos, sur tout ce que nous devons tenir pour tel que s'est porté le choix de la nature éternelle.

— Cela ressort clairement de nos présents dires.

7 — Au second rang viennent la proportion, la beauté, la perfection, l'efficacité et tout ce qui appartient au simple devoir.

— Apparemment.

8 — Au troisième rang, je le présage, mettre l'intellect et la sagesse ne serait pas dévier beaucoup de la vérité.

— Peut-être.

9 — Ne mettrions-nous donc pas au quatrième les possessions que nous réservons à l'âme même, les sciences, les arts, les opinions qu'on appelle droites, pour les placer comme quatrièmes au bout des trois classes précédentes, puisqu'elles ont certainement plus de parenté avec le bien qu'avec le plaisir ?

— C'est possible.

10 — Seront cinquièmes, en ce cas, les plaisirs que nous mettons à part en les déclarant exempts de douleur. pour leur donner le nom de sciences pures appartenant à l'âme même, encore qu'elles suivent les sensations.

— Peut-être.

11 – A la sixième génération, dit Orphée, vous avez arrêté l'ordonnance de vos chants; eh bien ! notre discours lui-même risque de s'arrêter à sa sixième sentence; il ne nous reste donc plus qu'à donner comme qui dirait une tête à notre exposé.

– Il le faut.

12 – Eh bien ! pour la troisième fois, en l'honneur de Zeus Sauveur, reparcourons le même argument.

– Lequel ?

– Philèbe posait en thèse que, pour nous, le plaisir est, sous toutes ses formes et de toute façon, le bien.

– Apparemment, Socrate, ta *troisième foi*, tout à l'heure, signifiait qu'il nous faut reprendre l'argument depuis le début.

13 – Oui; mais écoute ce qui suit. Moi, de mon côté, envisageant les motifs que nous venons de développer et répugnant à la thèse que soutiennent, non seulement Philèbe, mais encore des milliers d'autres, je prétendais que l'intellect est de loin plus excellent et bienfaisant que le plaisir pour la vie de l'humanité.

– C'est exact.

14 – Soupçonnant, d'autre part, qu'il y avait beaucoup d'autres bonnes choses, je déclarai que, si l'une d'elles paraissait l'emporter sur l'un et sur l'autre, je revendiquerais le second prix pour l'intellect contre le plaisir, et enlèverais ainsi, au plaisir, même ce second prix.

– C'est bien ce que tu as dit.

– Oui, et après cela je me suis exprimé là-dessus en suffisance : aucun des deux n'est apparu suffisant !

– Très vrai.

15 – Ainsi, de toute façon, par un tel argument, l'intellect et le plaisir étaient l'un comme l'autre déboutés de toute prétention à être le bien lui-même, puisqu'il leur manque de se suffire à eux-mêmes et d'atteindre l'achèvement et la perfection.

– Tu as pleinement raison.

– Mais un troisième compétiteur étant apparu, qui l'emportait sur l'un comme sur l'autre, nous voyons maintenant avec évidence que l'intellect a plus de liens et de plus de ressemblance que le plaisir avec le vainqueur.

– Comment ne pas le voir ?

16 – Ainsi, d'après la sentence que vient de prononcer notre argument, le plaisir ne serait qu'au cinquième rang de valeur.

– Apparemment.

– Et non pas au premier, même si tous les boeufs et les chevaux et toutes les bêtes à l'envi témoignent du contraire par leur chasse à la jouissance; le vulgaire s'y fie, comme les devins aux oiseaux, pour juger que les plaisirs sont les facteurs les plus puissants de la vie bonne, et regarde les amours des bêtes comme des témoins plus autorisés que ne sont les amours nourris aux intuitions rationnelles de la muse philosophique.

– Ce que tu dis, Socrate, est la vérité pure : nous l'affirmons tous désormais.»

17 Voilà pour Platon; mais je te citerai aussi de Denys, évêque attaché à la philosophie selon le Christ, de courts morceaux du traité De la nature qu'il a composé contre les épicuriens; prends donc le livre, et lis le texte ainsi rédigé :

*Contre les épicuriens, qui nient la Providence et assignent le Tout à des atomes.*

## Chapitre 23

1 «Le Tout est-il une unité cohérente, selon notre opinion qui est celle des plus sages des Grecs, Platon, Pythagore, les stoïciens, Héraclite; ou une dualité, comme peut-être tel l'a cru; ou une pluralité infinie, comme il a semblé à d'autres, qui, par bien des déviations de la pensée et des expressions variées, ont entrepris de morceler l'essence de l'univers et la supposent infinie, inengendrée, indépendante de toute providence ?

2 Ils appellent atomes des corps indestructibles et minuscules, en nombre infini, et proposent un espace vide de grandeur illimitée; sur quoi ils prétendent que ces atomes circulent au hasard dans le vide, se rencontrent sans dessein préalable par un tourbillon désordonné, s'embrassent et s'étreignent grâce à la diversité de leurs formes, et produisent ainsi le monde et ce qu'il contient, ou plutôt des mondes infinis.

3 C'est de cette opinion qu'ont été Épicure et Démocrite; sur un point seulement ils se divisaient : pour l'un (Épicure) les atomes étaient tous très petits et par là même imperceptibles,

alors que pour l'autre, Démocrite, il y en avait de très grands; ils étaient, d'après eux deux, insécables, et on les appelait atomes en raison de leur dureté infrangible;

4 ceux qui leur donnèrent le nom d'atomes en font des corps simples, parties du Tout, dont, vu leur indivisibilité, tous les êtres sont composés et en lesquels ils se dissolvent. Ces corps simples, dit-on, reçurent leur nom de Diodore; mais on rapporte qu'un autre, celui de molécules, leur fut imposé par Héraclide, qui le transmet au médecin Asclépiade.»

Là-dessus, il continue à établir son opinion par divers raisonnements, en particulier ceux-ci :

*A partir des exemples humains. Encore Denys d'Alexandrie.*

## Chapitre 24

1 «Comment les laisserions-nous traiter d'accidents fortuits les oeuvres de la sagesse, par là même belles, dont chacune, prise individuellement, fut jugée belle par l'ordonnateur, ainsi qu'en bloc toutes semblablement ? *Dieu vit*, dit (l'Écriture), *tout ce qu'il avait fait, et voici que cela était très bon.*

2 Mais ils ne trouvent pas un avertissement même dans les humbles exemples familiers qui sont à leurs pieds, d'où ils peuvent apprendre qu'aucun ouvrage utile et profitable ne se fait sans dessein ni fortuitement, et que sa production l'adapte au service approprié; déchoit-il, au contraire, à l'inutile et à l'improductif, il se dissout dans l'indéfini et se disperse au petit bonheur, dès lors que la sagesse qui prenait soin de sa consistance ne le tient plus en main et ne le dirige plus.

3 Un manteau ne se tisse pas sans qu'un artisan en assemble la trame ou parce que la chaîne s'agence d'elle-même; usé, ses pièces déchirées se rompent; une maison ou une ville ne s'édifie pas parce qu'elle reçoit dans ses fondements certaines pierres qui s'y rendent spontanément et d'autres dans les couches (successives) : c'est le maçon qui les place à l'endroit convenable; la détruit-on, chaque pierre est précipitée et tombe à terre si rien ne l'arrête.

4 De même, si l'on construit un navire, ce n'est pas sans aide que la quille se met dessous, que le mât se dresse au milieu et que chacun des autres bois prend la place qui lui revient, ni que les cent pièces proverbiales du chariot s'emboîtent selon les endroits qu'elles trouvent vides; c'est le charpentier qui dans les deux cas fait les joints opportuns : mais que le navire vienne à se disloquer en pleine mer, ou le chariot sur le sol où il court, à la male fortune les bois se dispersent, les uns sous l'action des vagues, les autres sous celle du tourbillon qui les emporte.

5 Au même titre il leur conviendrait de dire que les atomes restent oisifs, bruts, inutiles quand ils circulent au hasard; qu'ils voient, en effet, leurs atomes invisibles, qu'ils les perçoivent imperceptibles, à la différence de celui qui, devant ce spectacle que Dieu lui révèle, confesse à Dieu : *Mes yeux ont vu ton oeuvre inachevée.*

6 Et quand ils attribuent aux atomes ces tissus bien serrés, pour les prétendre spontanément produits par eux, sans sagesse ni conscience, qui acceptera qu'on lui parle de ces atomes tisserands, auxquels l'araignée est supérieure en habileté quand elle oeuvre par elle-même ?

*A partir de la structure du Tout.*

## Chapitre 25

1 Ce grand édifice composé du ciel et de la terre et qui, en raison de l'immensité et de la plénitude de la sagesse qui s'y manifeste, est appelé cosmos, (laisserons-nous dire) qu'il s'est ordonné sous l'effet des atomes entraînés sans aucun ordre et que le désordre est devenu ordre ?

2 Comment des mouvements et des chemins stables naîtraient-ils d'une course instable ? Comment l'harmonieuse chorée des corps célestes serait-elle accordée par des instruments déréglés et discordants ?

3 Et de quelle façon, si tous ont une seule et même essence et la même nature indestructible (sauf la grandeur, disent-ils et la forme), les uns sont-ils des corps divins, purs, éternels, comme eux le diraient, ou du moins *de longue durée* selon l'inventeur de ce terme, qu'ils soient visibles ou invisibles visibles comme le soleil, la lune, les astres, la terre, l'eau; invisibles comme les dieux, les démons, les âmes : voilà des faits que, le voudraient-ils, ils ne peuvent nier

—;

4 les autres, des animaux et des plantes doués d'une longue vie – des animaux : parmi les oiseaux, à ce qu'on rapporte, les aigles, les corbeaux, les phénix; parmi les animaux terrestres, les cerfs, les éléphants, les serpents; parmi les aquatiques, les cétacés; des arbres : les palmiers, les chênes, les *persées*?<sup>2</sup> et parmi les arbres, les uns sont à feuillage persistant (on en a dénombré quatorze), les autres, selon la saison, fleurissent ou perdent leurs feuilles –, alors que la majorité de ce qui pousse ou naît a trépas rapide et vie brève; c'est le cas de l'homme, dont une sainte Écriture a dit : *L'homme, né de la femme, a peu de jours ?*

5 Mais ils répondront que les combinaisons des atomes, par leurs changements, causent la différence de durée; certains êtres sont ainsi condensés et pressés, au point de devenir des masses complètement indissociables; pour d'autres, la cohésion des atomes est plus rare et se relâche plus ou moins, si bien que tôt ou tard ils se détachent de leur conglomérat, et se mêlent les uns à partir de telles formes, les autres à partir de telles autres.

6 Quel est donc celui qui départage, assemble ou disperse, et qui range ces atomes-ci de telle façon pour en faire le soleil, ceux-là de telle autre pour créer la lune, les rapprochant tous selon leur aptitude à rendre lumineux chaque astre ? Car ceux du soleil, qui ont tel nombre, telles qualités et s'unissent de telle façon n'auraient jamais condescendu à former la lune; jamais le tissu des atomes lunaires ne serait devenu le soleil; Arcturus même, tout brillant qu'il est, ne se flatterait pas d'avoir

les atomes de l'Étoile du matin, ni les Pléiades ceux d'Orion. Paul l'a bien défini quand il disait : *Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des étoiles; une étoile même diffère en éclat d'une autre étoile.*

7 Et en admettant que leur structuration se fit inconsciemment, s'ils n'avaient pas d'âme, il leur faudrait un artisan intelligent; en admettant que leur conjonction se fit sans dessein et selon la nécessité, s'ils n'avaient pas de raison, un sage pasteur se serait mis à leur tête pour les grouper; s'ils ont été massés pour exécuter volontairement leur travail, un merveilleux architecte le leur a distribué et y a présidé, ou bien, comme un stratège avisé, il n'a pas laissé son armée dans le désordre, dans une confusion générale : il a disposé où il fallait, d'un côté la cavalerie, à parties hoplites et les porteurs de javelots, séparément les archers et les frondeurs, pour faire combattre ensemble des troupes homogènes.

8 Et si cet exemple paraît dérisoire, parce que je compare de grands corps aux plus petits éléments, nous allons passer à ces infiniment petits.»

9 Ensuite, après d'autres considérations, il dit :

«S'ils n'ont au-dessus d'eux un chef pour leur parler, les choisir, les ranger mais se dirigent par eux-mêmes dans cette énorme mêlée à travers le tourbillon et que, traversant le vaste tumulte des rencontres, les semblables ne soient pas conduits vers les semblables par le dieu d.u poète mais s'agglomèrent et se groupent en reconnaissant leurs parents, voilà, certes une merveilleuse démocratie que la leur, où les amis se saluent, s'embrassent et se hâtent d'aller gîter ensemble : les uns se sont spontanément mis au tour pour former ce grand luminaire du soleil et faire le jour; d'autres peut-être se sont embrasés en de nombreuses pyramides astrales, pour couronner la totalité du ciel; d'autres encore se sont rangés tout autour, au hasard, afin de l'affermir, de voûter l'éther sur l'échelle des luminaires; ces confédérations d'atomes associés pêle-mêle élisent ainsi leur demeure et se répartissent l'héritage céleste pour avoir maisons et gîtes.»

10 Puis, un peu plus loin, il dit :

«Mais si les négateurs de la Providence ne voient même pas ce qui est visible, encore moins contempleront-ils l'invisible; on dirait, en effet, qu'ils n'observent pas les levers et les couchers réguliers des astres, pas même les plus imposants, ceux du soleil, et qu'ils n'usent pas des secours par là donnés aux hommes, le jour qui éclaire pour le travail, la nuit dont l'ombre favorise le repos. *Car l'homme sort pour sa tâche, dit l'Écriture, pour son travail jusqu'au soir.*

11 Mais ils ne regardent pas non plus l'autre révolution du soleil, par laquelle il établit des saisons déterminées, des moments propices, des solstices irréversibles, guidé par les atomes dont il est fait; mais même si ces malheureux s'y refusent, en tout cas, ainsi que le croient les justes : *Grand est le Seigneur qui l'a créé, et c'est sur ses ordres qu'il précipite sa marche.*

12 Ce sont donc les atomes, hommes aveugles, qui vous apportent l'hiver et les pluies, pour que la terre fasse germer votre nourriture et celle de tous les vivants qu'elle porte ! qui amènent l'été, pour que vous trouviez plaisir aux fruits des arbres ! Et que n'adorez-vous ces atomes fructifiants, que ne leur sacrifiez-vous, ingrats qui ne leur consacrez même pas quelques prémices des nombreux dons qu'ils vous dispensent !»

---

<sup>2</sup> arbre d'Égypte.

13 Un peu plus loin, il dit :

«Les peuples des astres, où se mêlent tant de races et que dans leurs multiples errances et leurs secousses continuelles les atomes ont constitués, se sont divisé l'espace par des accords, comme s'ils érigeaient une colonie ou une communauté sans fondateur ou maître de maison pour y présider; ils respectent pacifiquement leur serment et leurs devoirs de bon voisinage, sans transgresser les limites qu'ils ont admises dès le début, comme s'ils obéissaient aux décrets d'atomes rois.

14 Mais ceux-ci ne commandent pas; comment le pourrait leur néant ? Écoutez les oracles divins : *Par arrêt du Seigneur ses oeuvres sont dès l'origine, et dès leur création il en a séparé les parties; il a ordonné ses oeuvres pour toujours et leur gouvernement pour les générations.*»

15 Un peu plus loin, il dit :

«Et quelle phalange a traversé une plaine – sans qu'aucun des hommes alignés coure en avant, ou s'écarte, ou se mette en travers, ou reste en arrière – dans un ordre aussi parfait que celui où ne cesse d'avancer, en rangs égaux, bouclier contre bouclier, d'un seul tenant, sans intervalle, sans trouble, sans entraves, l'armée des astres ?

16 Mais, dira-t-on, des déclinaisons, des déviations obliques amènent chez eux des changements imprévisibles ? C'est bien pour cela que ne cessent d'observer et de prévoir le lieu de chaque lever les spécialistes de cette science. Qu'ils nous disent donc, les coupeurs d'atomes, les diviseurs d'invisibles, les assembleurs d'incomposés, les scrutateurs d'infinis, d'où vient la caravane circulaire des corps célestes- où pas une combinaison d'atomes n'a été comme cela, sans raison, lancée d'un coup de fronde, où ce grand choeur cyclique marche ou évolue d'un rythme égal –, d'où vient que sans mise en rangs, sans dessein, sans se connaître entre eux, ils se tiennent compagnie, si nombreux sur une même route. Il n'avait pas tort, le prophète, de mettre au nombre des impossibilités sans exemple que des étrangers, ne fussent-ils que deux, fassent route ensemble : *Deux hommes, dit-il, vont-ils jamais ensemble sans avoir fait connaissance ?*»

17 Là-dessus, après quantité d'autres considérations, il règle la question à partir des divers éléments de l'univers, des vivants de toute sorte qui s'y trouvent et en particulier de la nature humaine; je prendrai là encore de quoi compléter brièvement l'argument, pour achever le présent propos :

*A partir de la nature humaine.*

## Chapitre 26

1 «Ils ne se regardent pas eux-mêmes, ni ce qui les concerne; car si l'un des initiateurs de celle opinion impie avait réfléchi sur sa nature et son origine, il aurait pensé comme qui a pris conscience de soi-même et dit, non aux atomes, mais à son Père et Créateur : *Tes mains m'ont formé et m'ont fait; et il aurait poursuivi son investigation comme l'a fait l'autre à sa manière admirablement poétique : Ne m'as-tu pas coulé comme le lait, coagulé comme le fromage, vêtu de peau et de chair, tissé d'os et de nerfs ? Tu m'as accordé vie et pitié, et ta sollicitude a veillé sur mon souffle.*

2 Combien d'atomes, en effet, et de quelle sorte, le père d'Épicure a-t-il émis quand il engendrait Épicure ? Comment se sont-ils enfermés dans le sein de sa mère, pour se figer, se former, se modeler, se mouvoir et croître ? Puis ce peu de semence a battu le rappel de tous les atomes d'Épicure : les uns lui ont fait un vêtement en devenant peau et chair, d'autres, ossifiés, l'ont mis debout, d'autres ont cousu ses tendons pour lui donner consistance;

3 la multitude de ses membres, de ses viscères, de ses entrailles, de ses sens, soit du dedans, soit du dehors, s'est organisée et a constitué les corps vivants. En tout cela, aucune addition oiseuse ou inutile, même dans ce qui compte le moins, cheveux ou ongles : que ce soit à l'avantage du composé ou pour un bel aspect, tout apporte sa contribution.

4 Car ce n'est pas de la seule utilité, c'est encore de la beauté que se soucie la Providence; c'est pour tous une défense et une protection de la tête que la chevelure, et la barbe donne prestance au philosophe; l'ensemble du corps humain unit harmonieusement toutes les parties nécessaires, tous les membres se sont vu imposer une interdépendance commune, le tout a été taxé du supplément fixé par la mesure.

5 Des membres principaux, les ignorants eux-mêmes apprennent d'expérience la valeur : l'hégémonie de la tête avec le cerveau, comme un chef dans la citadelle; les gardes du corps que

sont les sens : la vue s'avance, les oreilles avertissent, le goût fournit son tribut, l'odorat flaire la trace et se met en quête, le toucher dispose tout ce qui lui est soumis

6 – ce n'est qu'en résumé que nous parcourons maintenant quelques-unes des oeuvres de la toute sage Providence, nous réservant, si Dieu le veut, pour une prochaine investigation plus détaillée, quand nous nous mesurerons à qui semble plus disert –;

7 ministère des mains, par lesquelles s'accomplissent des travaux variés et des métiers multiformes, articulées qu'elles sont pour des effets partiels en vue d'une coopération; épaules pour porter des fardeaux, doigts qui retiennent, bras recourbés, qui se trouvent en-dedans vers le corps et s'étendent en-dedans vers le corps et s'étendent au-dehors, afin de pouvoir attirer à soi et repousser; service des pieds, qui nous soumettent toute la création terrestre, puisque grâce à eux nous foulons le sol, naviguons sur mer, traversons les neiges et nous mêlons tous les uns aux autres; ventre, magasin d'aliments, qui dispense à tous les membres rangés en ordre la nourriture proportionnée et se défait de l'excédent; et tout le reste, qui manifeste par quels moyens a été assurée la conservation de notre race : sages comme insensés en usent, bien que la connaissance qu'ils en ont diffère;

8 les uns, en effet, attribuent à ce que leurs adversaires prennent pour un athéisme l'économie si intelligente en tout et à leur égard si bienfaisante, qu'ils croient, eux, l'oeuvre d'une pensée et d'une puissance meilleures et réellement divines; les autres rapportent inconsidérément à la rencontre et au concours des atomes cet admirable chef-d'oeuvre.

9 Pour avoir examiné d'encore plus près les phénomènes et exactement étudié la disposition des entrailles, les médecins, transportés, ont déifié la nature; pour nous, plus tard, nous reviendrons à leur théorie dans la mesure de nos forces, ne fût-ce que superficiellement.

10 En somme, et en résumé, qui a créé cet habitacle (le corps) tel qu'il est : élancé, droit, bien proportionné, aux sens aiguisés, doué de mobilité, capable de bon travail et de tout travail ? la multitude sans raison des atomes, disent-ils. Mais les atomes ne sauraient, en s'unissant, modeler une image d'argile, sculpter une statue de marbre, fondre et produire une idole d'argent ou d'or.

11 Eh quoi ! des arts, des métiers ont dû être inventés par ces hommes pour imiter les corps, et leurs modèles vivants, dont il ne saurait y avoir sans sagesse copies ni silhouettes, comment sont-ils apparus d'eux-mêmes ?

12 Et l'âme, l'intellect, la raison, d'où sont-ils venus au philosophe ? Est-ce auprès des atomes sans âme, sans intellect, sans raison qu'il les a quêtés, et chacun d'eux lui a-t-il insufflé quelque pensée ou opinion ?

13 Et comme le mythe d'Hésiode dit que Pandore a été le chef-d'oeuvre des dieux, la sagesse humaine a-t-elle été de même celui des atomes ? Et toute la poésie, toute la musique, l'astronomie, la géométrie et les autres sciences, les Grecs n'en feront-ils plus des inventions des dieux pour notre culture, les Atomes-Muses ont-ils seuls possédé toute expérience et toute sagesse ?

14 Car si la théogonie atomiste d'Épicure a été bannie des mondes infinis, c'est dans le désordre infini qu'elle s'est exilée.»

*Que Dieu ne peine pas à travailler.*

## Chapitre 27

1 «Travailler, administrer, obliger, prendre soin et autres soucis, tout cela pèse peut-être aux paresseux, aux sots, aux faibles, aux malfaiteurs, parmi lesquels Épicure s'est enrôlé quand il a eu ces pensées sur les dieux; mais aux gens vertueux, intelligents, capables, équilibrés comme doivent l'être les philosophes – à combien plus forte raison les dieux ! –, non seulement ce n'est pas désagréable ou rebutant, mais attirant et souverainement désirable; pour eux c'est la négligence, le retard à faire le bien qui constitue une tare, comme chez ceux que le poète admoneste en leur conseillant de ne pas remettre au lendemain

*et en ajoutant cette menace :*

Qui remet sa besogne, à chaque fois porte un défi aux désastres.

2 Mais pour nous plus grave est l'enseignement du prophète, d'après qui vraiment divines sont les oeuvres de la vertu, et qui les néglige est exécration : *Maudit qui fait nonchalamment, dit-il, le travail de Yahvé !*

3 Ensuite, c'est en tout art pour les ignorants et les imparfaits que faute d'habitude, d'expérience et de pratique la fatigue guette leurs entreprises; ceux qui progressent, et plus

encore les parfaits, exultent de réussir facilement dans leurs projets; ils préféreraient achever et mener à bonne fin leurs actions habituelles plutôt que se voir comblés de tous les biens humains.

4 Démocrite lui-même, à ce qu'on rapporte, disait qu'il aimait mieux découvrir une seule cause que de se voir attribuer le royaume des Perses; et pourtant vaine et sans cause était son étude des causes : il partait d'un principe vide, d'un substrat errant, sans voir la racine et la nécessité commune de la nature; pour lui, le comble de la sagesse était d'observer les rencontres sottes et stupides, de préposer la fortune aux universels et aux phénomènes divins comme leur maîtresse et leur reine, en déclarant que tout dépendait d'elle; mais il la proscrivait de la vie humaine et taxait d'inintelligence ses adorateurs.

5 En tout cas, au début de ses *Proverbes*, il dit : «Les hommes se sont façonné une image de la fortune pour couvrir leur propre folie; car il y a une lune naturelle de la fortune contre la raison; et c'est cette ennemie jurée de l'intelligence qu'ils en font triompher, ou plutôt, en supprimant, en anéantissant radicalement l'une, ils mettent l'autre à sa place : ils ne célèbrent pas, en effet, la fortune de l'intelligence, mais l'extrême intelligence de la fortune.»

6 Ceux qui président aux travaux d'intérêt public se vantent d'aider ainsi leurs semblables; ils ambitionnent la louange et la gloire en récompense des peines qu'ils prennent pour eux, les uns en les nourrissant, les autres en les guidant, en les soignant, en dirigeant l'État; mais les philosophes se pavanent à essayer de former les hommes.

7 Épicure ou Démocrite oseront-ils dire qu'ils renâclent à philosopher ? Mais ils ne pourraient mettre un autre plaisir avant celui-là; car s'ils pensent que le bien est un plaisir, ils rougiront d'avouer qu'il y a pour eux plus agréable que la philosophie.

8 Quant aux dieux, pour qui leurs poètes chantent *donneurs de biens*, ces fameux philosophes les célèbrent ironiquement dieux qui de biens quels qu'ils soient ne font pas don et n'ont pas leur part. Et de quelle façon prouveront-ils l'existence des dieux, s'ils ne les voient ni présents ni agissants – ceux qui ont admiré le soleil, la lune et les étoiles disaient que leur course leur avait valu le nom de dieux –, s'ils ne leur assignent ni création ni organisation qui permette en les plaçant, c'est-à-dire en les faisant, de les déifier – c'est pour cette raison, en vérité, que le créateur et demiurge universel est le seul Dieu –, s'ils n'indiquent pas d'administration, de jugement ou de bienfait, accordé par eux aux hommes, qui nous oblige, par crainte ou révérence, à les adorer ?

9 Voilà qu'Épicure, se penchant hors du monde, dépassant le cercle du ciel, s'évadant par je ne sais quelles portes secrètes connues de lui seul, félicite les dieux qu'il a découverts dans le vide et leur immense prospérité : par la suite, avide du plaisir et jaloux de cette existence dans le vide, il convie tous les hommes à partager cette béatitude en se rendant semblables aux grands dieux; le banquet bienheureux qu'il leur forge n'est pas celui des poètes, le ciel ou l'Olympe; c'est le vide, et c'est en les tirant des atomes qu'il leur sert l'ambrosie et leur verse le nectar.

10 Bien plus, à propos de ces êtres qui ne nous sont rien, il multiplie dans ses livres serments et jurements, en attestant constamment Zeus : *non par Zeus, oui par Zeus*, en adjurant ses lecteurs et ses interlocuteurs *au nom des dieux*, sans craindre lui-même ou leur faire craindre un parjure, et en ajoutant à ses paroles ce complément vide, faux, oiseux et insignifiant, comme lorsqu'on tousse, que l'on crache ou tourne la tête ou remue la main; à des simagrées de ce genre, dénuées de sens et vaines, se réduisait sa façon de nommer les dieux.

11 Une chose au moins est évidente : après la mort de Socrate, par peur de passer auprès des Athéniens pour l'athée qu'il était en fait, il leur esquissa, en guise de prodiges, des ombres vides de dieux sans substance; car il ne leva pas au ciel les yeux de son intellect pour entendre la voix d'en haut, si claire, dont l'audition arrachait au spectateur attentif ce témoignage : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'oeuvre de ses mains, le firmament l'annonce*; et sa pensée n'est pas descendue jusqu'au sol; car il aurait appris que *de la pitié du Seigneur la terre est pleine, qu'au Seigneur est la terre et ce qui la remplit*, et qu'il est écrit en effet : *Après cela, le Seigneur a regardé la terre et il l'a remplie de ses biens; des âmes de tous les vivants il a couvert sa face*.

12 Et s'ils ne sont pas trop aveuglés, qu'ils contemplent la multitude diaprée des vivants, terrestres, ailés, aquatiques, et qu'ils reconnaissent comme vrai le témoignage rendu par le maître lors du jugement qu'il prononça sur toutes choses : *Et à son ordre tout apparut beau.*»

13 Voilà mon anthologie des nombreux écrits que Denys, un évêque de notre temps, a composés contre Épicure; mais il est temps de parcourir l'école d'Aristote et la secte des philosophes du Portique et de considérer en outre le reste des admirables théories des physiologues, pour nous justifier, auprès de nos détracteurs, de nous être séparés d'eux.